Aventures merveilleuses et touchantes du Prince

Chènevis et de sa jeune soeur

Léon Gozlan

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Aventures merveilleuses et touchantes du Prince Chènevis et de sa jeune soeur

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont

trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en maige du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

DU

PAllS IHPBIIE PAl I. CLAYB ET C* ■ VI iAIBT-BBa«tY, T

mmm

AVENTURES BERVEIUEUSES

ET TIUCiltlITES

ET BISi JEVRI mu

PAR LÉON GOZLÂN

Vjgndks par Berbll

DEUXIÈME ÉDITIOH

PREFACE

■ft*'- '

La féerie est-elle le seul domaine où Ton doive alltf èbot^ cher des sujets de contes pour les enfants? Après le JtfVnfl^ Perrault, qui a écrit jusqu'ici les plus jolis eoiïl|li ^knfuits? n'y a-t il plm^n à créer , pour eux dans un ifùtregeavé t Réussissez; finjArtht-on, et la question sera résolue enit|^ faveur. OetUJlft^onse xùeMjfii spécieuse; car je pourrais fort bien ne pas réussir dans ma tenta-

tive , sans qu'il ÛX proUlIfi pour cela que les enfants ne voudront jamais se plaire qu'uuk^f naïves, qu'aux inimitables fictions du Petit Chaperon rouge et du Petit Poucet. Un plus halHle vfendra qui, après avoir dé-

II PRÉFACE

montré que les grands parents, en souvenir du passé, par reconnaissance pour leur jeune âge, sont pour plus de moitié dans la vogue éternelle acquise à Perrault, prendra place auprès de cet heureux écrivain en élevant le conte à la hauteur d'un enseignement. Mais faut-it toujours enseignera crieront cenx qui volontiers crient sur tout. On leur répliquera doucement : Ne faut-il jamus enseigner? Quelle meilleure occasion de grnM'tÔa principe de justice ou ^Uuntuiité dans le cœur des enCm^ que celle qu'oSre tout nipvelleinent un récit qui les captive et)e# intéresse? Perrault en vaudrait-il moins si Barbe-blauîMpew^i quelque vérité destinée à germer plus tardll^stleursi^de charmantes choses; m^sles fleurs qui deviennent des fruits sont, je crois, d'un ordre supérieur.

Les enfants ne le sont pas autant qu'on le croit. Si on peut leur offirir sans dangw des images fausses, telles que des souris bladches qâi se métamorphosent en chevaux] qu'une citrouille qui se tÊÊffffi 9° magnifique équipage; si leur inlclligence courte, nW8 s^ne, redresse facilement ces ingénieux meor songes, n'esl-il pas de raison de les initier tout de suite à la vérité, dans les écrits qu'on leur destine? Mais le charme de la 'tttjpn^^!j|^ecte-ra-t-ou. Soyez tranquilles : Dieu a mis assez de charme et de poé-

sie dans la vérité, sans qu'il soit rigoureusement besoin de recourir à Pima^nation de l'homme pour ajouter ^ la vérité. V

Il s'agit uniquement de la leur faire aimer dans nos contes nouveaux, comme Perrault, dans les siens, leur fait aimer le mensonge. Rien n'est plus facile. Que faut-il pour cela? Être Perrault.

PRINCE CHÈNEVIS ET DE SA JEUNE SŒUR

Ce beau château de marbre qui se déploie, dans ses proportions colossales, sous un ciel chaud et azuré, et qui s'élève majestueusement au milieu d'un lac tranquille, est la résidence du prince Orfano-Ori'ana. Les douze gradins au sommet desquels il apparaît sont couverts de platanes toujours verts, de citronniers et d'orangers oBulcur d'or, de

pins et de peripliers ^ le dernier de tous les gradins est planté de rosiers de Messine qui répandent au loin, quawd le vent les agite le soir, une odeur vivifiante et suave. Bâti sur l'une des îles Borromées par les ancêtres du prince Orfano-Orfana qui avaient été autrefois les plus puissants seigneurs du Piémont, ce château fut surnommé, à cause de sa rare magnificence, la Perle du lac Majeur.

Vous savez que le lac Majeur est à l'entrée de l'Italie occidentale, dans les États du roi de Sardaigne, au centre d'une fertile et

riante plaine. On l'aperçoit de l'autre côté des Alpes, immédiatement après avoir quitté les frontières de la Savoie.

Les appartements vastes et nombreux de ce château sans égal répondaient à sa beauté extérieure. Rien ne pourrait se comparer à la richesse de ses tapis brodés en Perse, à l'élégance de ses meubles en bois des Indes^ à féclat et à la variété infinie de ses dorures. Les tableaux qui l'ornaient étaient dus aux meilleurs peintres de l'Italie. Enfin, il était si remarquable, que le roi Victor-Emmanuel de Savoie dit un jour à l'un de ses courtisans : a En vérité, si je n'étais roi de Sardaigne, je voudrais être seigneur du château Orfano-Orfana. » Un pareil souhait, formé par un souverain justement célèbre dans l'histoire, aurait pu nous dispenser de tout autre éloge.

DU PIIINCE CHÈNEVIS. (3

Le maître de ce splendide château , le prince Orfano- %fana , n'avait pas seulement le bonheur de joindre à une grande fortune un pouvoir fort étendu sur ses vassaux , il jouissait encore du bonheur mille fois plus doux de posséder une femme digne de lui et deux enfants charmants. Le

premier, l'aîné, reçut en naissant le nom de Léopold-Léopoldini; la jeune allé s'app^t Olympercomme sa mère. On vous dira bientôt à quelle'ABcasHKéopold-J^poldini

fut décoré du surnom bizarre de prince Chènevis, surnom qu'il tint à honneur de* porter et que nous lui avons rej^ gieusement conservé dans cette histoire dont il est le

héros. Olympe avait sept ans; elle était rose et blonde, vive, pimpante, gracieuse , mignonne , montrant ses blanches petites

dents de souris quand elle riait , et elle riait toujours; elle riait comme elle respirait. Sur son front développé et dessiné en diadème , dans s^ yeux agités et bleus comme les eaux pures du lac Majeur, on lisait la finesse, Tesprit , la gaietg, mais aussi, car il faut faire d'elle un portrait exact, la fierté dédaigneuse de sa race. Ses lèvres pincées exprimaient le mépris, pour peu qu'on blessât même involontairement son amour-propre. Quand elle cessait d'être une bonne petite fille, elle prenait aussitôt des airs de reine. Simple avec ses égales, elle affectait les manières superbes avec les petites villageoises qu'elle rencontrait sur SQBjjBbeminj quoique celles-ci ne

^iSfs:

u^pil

rir des fleurs et de lui tirer

"ife-:

^s révéreaces, L'àge^^ait exagérer ses Aé* aie éducation doniuSNr temps et avec prudencé^KUPRlt fairé^iomplier ses heureuses qualités.

Son frère Léopold- Léopoldini, mais que Dousappelleronsleprince Chènevis, était plus âgé qu'elle d'un an; il était par conséquent dans sa huitième année. Figurezvous un gentil garçon vêtu d'un élégant habit de velours bleu tendre comme en portaientalors les marquis et les personnes de cour, d'une fine culotte de satm chamois, touffue de rubans aux genoux ; caressant de son menton , frais comme une pomme d'api , du linge plissé et brodé' divinement ; portant l'épée au côté : une épée d'acier les jours ordinaires, une épée de nacre et d'or les jonrs Se fête.

Il ressemblait beaucoup à sa sœur. Il était blondi d'une blancheur charmante, et finement coloré comme elle. 11 possédait sa gentillesse, sa gr&ce, sa pétulance et son enjouement. Mais là s'arrêtait l'analogie. Le pdli(i^jtifice

ChÈneTÎs montrait da^dignité, autant du mdwjA^On en a à son Age, et aon ap]a morguftàtand il SJWWteit eh compagnie des enfants de son rang;^n^ coni^ait avec une bonté vraie, simple, naturelle, lorsque le hasard le mettait en rapport avec les lils des bateliers du lac Majeur

et ceux des jardiniers et des vignerons de la vallée. Aussi l'aimaient-ils beaucoup.

Cette bonté du petit prince Chènevis ne se bornait pas uniquement à ses semblables; elle s'étendait , par l'eBU de son caractère généreux, aux êtres que l'homme n'a pas l'habiti^de — et c'est là une grande faute quand ce n'est pas un crime — de traiter avec douceur. Le prince Chènevis ne comprMiait pas qu'on fît du mal aux animaux, qui sont comme nous l'œuvred'un créateur intelligent, juste et bon;

qu'on traitât sans pitié le chien qui garde le trou|^u ou défend la ferme , le cheval qui tratne pénfl)Iement la voiture, râne patient et docile qui porte au marché le produit de nos champs, le chat chargé d'empêcher les souris de dévorer la moisson, l'oiseau qui égayé par son chant la solitude de la maison. Il se disait avec un bon sens parfait que, puisque l'homme s'est donné le droit de commander aux animanx , de leur ravir leur liberté, il s'est imposé aussi le devoir de les abriter, de les nourrir et de remplacer à

^ quelque degré le Créateur, qui ne les laisse manquer de rien dans leur état d'indépendance.

Comme le château Orfano-Orfana était situé sur les frontières de l'Italie, il était constamment visité en passant par ces troupes de montreurs de curiosités , de comédiens ambulants aux haillons pittoresques, de saltimbanques, venus de Bergame et de Milan pour aller chercher fortune en France. Ces bohémiens basanés et spirituels ne

'^recevaient pas toujours un accueil royal de la part des do-«e«i$|ies. Mais s'ils avaient le bonheur d'être aperçus par le petit prince Chènevis, ils évitaient les affronts du balai et les coups de fourche. Il les laissait entrer, et il prenait un plaisir très-vif à leurs exercices. Il aimait surtout à voir les tours qu'ils epseignent aux animaux dont l'adrense les fs^it vivre. Il cherchait à savoir comment ils obtiennent d'un

AVEN TORES

chiev ffl'il joue aux cartes ou aux dominos, d'un singe qu'U valse eo mesure au son de la musique, d'un oiseau qu'il

iinite le morl. Pour quelques pièces de menue monnaie, il apprenait d'eux ces secrets qui nesont après tout qm l'art de tirer parti, à l'aide de beaucoup de^^atience, de l'instiiiçt" des animaux, instinct perfectible à l'inGni. Il atfg ro eiyjjita^ lui de plus en plus ralTeclion raisonnée qu'il learpartfiît, par la vue de ces exercices pleins d'utiles enseigmmestei CroiraitKiu qu'on se moquait au château de cette généreuse sollicitude du prince Chène-

vis pour les animaux? Son père et sa mère, qui étaient bons, ne l'en blâmaient pas ;

mais les femmes de chambre, race moqueuse, les i^ets et les domestiques, le raillaient sans pitié, et se faisaient un malin plaisir de tourmenter ses protégés , afin de le tourmenter lui-même. Ils avaient toujours un prétexte pour oublier de donner du foin aux chevaux, du son à l'âne, de mettre du chènevis dans la volière. C'est dans le but de rendre tout à fait ridicule le bon petit prince Léopold-LéopoldidU^u'ils Tavaient surnommé, faisant allusion aux soins de toutes sortes qu'il avait pour les bêtes, le prince Chènevis, nom, comme vous savez, d'une grosse graine dont se nourrissent beaucoup d'oiseaux.

Telle est l'origine fort simple, fort claire, du surnom qu'il avait reçu.

Le plus méchant parmi ces domestiques railleurs était un valet de pied , nommé Roi , créature basse et cruelle. Il appartenait aux montagnes du Tyrol d'où viennent la plupart des domestiques qu'on emploie en Italie et particulièrement dans les États du Piémont. Roi, comme s'il eût porté son cœur sur son visage, était d'une laideur malheureuse. Il cachait la moitié de son visage refrogné sous une chevelure épaisse, inculte et rouge. Son nez, qui relevait horriblement , s'enfonçait en s'aplatissant entre ses deux yeux, qui étaient d'une nuance verte, picotée circulairement de points noirs, ainsi que les ont les couleuvres. Sa

bouche, grande et courbée en demMune comme l'ouverture d'un four, laissait voir six dents de sanglier. Des mil-

liers de taches de roosseur tigraienl la peau de son visage, qui ressemblait, par ses inégalités, son teint et une certaine mousse

fauve qui lui tenait lieu de barbe, à une pêche de l'airière-saison, mûrie par la pluie. La grosseur informe de son corps le faisait paraître petit. Les excès lui avaient donné de l'embonpoint à défaut de santé ; il prenait sa brutalité pour de la force, et sa force pour du courage. Hol n'était jamais si heureux que lorsqu'il pouvait briser sa cravache sur le dos d'un cheval , casser son épais béton de cornouiller sur la tète du pauvre âne, ou allonger sournoisement un coup de pied à Toumebroche, le fidèle caniche du château. Aussi ces pauvres l||i^s, dans leur instinct,

cherchaient-elles à l'éviter, ou bien elles B'irritaient, elles se hérissaient de colère qâuid 11 leur était in^ossible d'échapper à ses coups. Il était leur bourreau. - ^-^ ,

« C'est pour le bien du service, Monseigqlhir, répondaitil au prince Orfano-Orfana, quand celui-CJi^îes prières de son fils le prince Chènevis, reprocha|p|w)i d'exercer de mauvais traitements sur les animaux. Et les tortures recommençaient.

Le petit prince, qui avait cru rencontrer dans l'âme de sa sœur Olympe une pitié sollicitée en vain chez les autres,

lui dit un jour : — Vous ne savez pas/Ba^sœurT J'ai tt/iffiyéjimeraude et tofau plesque morts de raim. Cbërs pavTffh petits oiseaux I

flt(|]ympe avait répondu à son frère :

■— JHi ! mon Dieu, les sérias de Canarie ne sont pas si rares en Italie, pour qu'on ne puisse remplacei: Émeraude et Topaze,

sur lesquels vous vous apitoyez tant.

— Ce n'est pas tout , ma sœur.

— Auriez-vous à m'apprendre quelque autre malheur plus grand encore? demanda Olympe d'un ton ironique.

Le prince Chènevis ajouta :

— Zug, ce singe c[u* nous amuse tant, a été aussi la victime de Roi. I) lui a attacha; l'autre soir une fusée à la queue,^puis il a mis le Feu à la ftisée. Zug, qui allait se cognant partout flans sa teneur, a presque été dévoré par les flammes. Je viens de le voir. Le pauvre animal fait pitié. Ed poussant de petits cris et des gémissements , il m'a montré ses mains calcinées... il vous aurait attendrie...

touchée... émue.

— Quand ce vilain singe mourrait. . .

— Que diles-vous là , ma sœur? Mais Zug vous divertit, vous charme par ses gentillessear ses malices , ses bonds, sflii fjKVnaces et ses mille espièglerie. Ne doitron rien à

ceu^ qai ■ éSfUi^ des années oiettent leur esprit au service dé^otre oiàretél'

— Ne voulez-vous pas que je prie papa d'envoyer diercher le. médecin pour soigner notre singe?

— Pémrquûinon?

— D'abord le médecin ne viendrait pas ! jS^ — ^^11 aurait tort, ma sœur. Moinnême d'ailleurs j'ai

déjà soigné Zng. J'ai délicatement enveloppé sa {i^^daas un linge... '"-^^

— Oh ! quelle folie ! quelle folie !

— Cioyez-vous, Olympe, que ce ne soit pas une folie au moins aussi grande, celle de coucher une poupée dans un ' lit, de la hercerpcndanl des heures entières, de s'imaginer qu'elle est malade, et de veiller auprès d'elle?

Devinant sans peine que son frère se moquait d'elle. Olympe cessa tout à coup de hiîiiipondre.

De son côté le prince Chènevis comprit qa'il n'avait rien de plus sage & faire que de concentrer en Ini-màiBe sa bonté, sa sollicitude et sa compassion pour les bètes.

Construit sur le modèle des châteaux royaux, celui du prince Orfano-Ori'ana possédait une ménagerie ef fCnrermait une volière pleine d'oiseaux étrangers. Rien enfin de ce qui constitue un luxe de souverain ne manquait à cette résidence, qui n'avait malheurensement pas que des admirateurs. Elle avait aussi ses envieux. Beaucoup de seigneurs prétendaient qu'un roi seul pouvait se permettre d'être logé si somptueusement. Ils accusaient le prince

Orrano-Orfana de vouloir éclipser la cour de Turin par son

train de maison , le nombre de ses domestiques et les richeslÉs de son château. Ces médisances furent portées et répandues à la cour, où elles eurent de Técho ; elles allèrent jusqu'aux oreilles

du roi, qui eut la faiblesse d*y croire et le tort de s'en préoccuper. Dès ce moment, la faveur du prince Orfano-Orfana diminua. Mais , ainsi que cela arrive toujours en pareil cas , il fut le dernier à apprendre sa 4isgrâce, qu'il ne devait connaître que d'une manière^Kfudroyante*

En attendant que nous connaissions aussi les effets de cette disgrâce, dressons une courte, mais indispensable liste des animaux sur lesquels s'exerçait la bonté du petit prince Chènevis, bonté si durement mise à l'épreuve.

Il existe une intime, une intéressante liaison entre l'histoire du prince Orfano-Orfana, que de faux amis trahissent, et l'histoire de son fils , qui n'abandonne pas ceux qu'il protège. .^.

A vrai dire, il aimait tous les animaux élevés dans la propriété, il avait soin de tous : des beaux cygnes satinés nageant dans les bassins de porphyre du château , comme des jolis petits poulets de Barbarie, des oiseaux d'Asie et d'Amérique, au plumage d'or moulu, à l'œil de grenat, aussi bien que des pintades bariolées du Sénégal. Seulementil avait besoin de veiller de plus près sur les animaux

qui, n'ayant pas une valeur très^rande comme prix d'achat aux yeux sordides des domestiques , étaient plus exposés à souffrir de leurs mauvais traitements.

Nous allons nommer ceux-ci en indiquant quelques-unes des tortures que leur fkisait endurer l'honnête Ro] .

C'était d'abord le chien du château , excellent caniche qui n'était pas précisément beau, — Et comment l'aurait-il été, tou-

jours tourmenté, battu , traîné par les oreilles , indignement secoué par le Tyrolien ? — Mais qui était fidèle.

de bonne guette, ne dormant jamais que d'un œil , et intelligent au point de deviner la pensée du petit prince Chènevis au moindre signe qui la trahissait.

Ce chien ne s'appelait ni César ni Médor, mais très-vulgairement Tountebrocke. A cette époque, les chiens étaient employés à faire mouvoir le pal de la broche à l'aide d'une large roue dans laquelle on les plaçait. L'instrumenl fort simple dont on se sert à peu près partout aujourd'hui

pour rdtir les viandes n'existait pas encore. Jugez si notre caniche était bien nommé et s'il méritait quelques égards. Les égards qu'avait pour lui Roi , le Tyrolien , étaient ceux-ci. Quand Toumebroche avait tourné la roue de la broche, dur exercice ! — pendant ciftq ou six heures ; qu'il haletait de fatigue, qu'il mourait de faim, qu'il tirait la lanlangue de soif. Roi prenait un bon morceau de viande rôtie, et rôtie grâce à l'activité de Toumebroche, et il le plaçait dans la roue d'où il avait eu soin auparavant de faire sortir le chien. Puis il mettait de nouveau la roue en mouvement, afin que Toumebroche à jeun , affamé, désespéré, vît passer et repasser sans cesse, et ne pouvant jamais l'atteindret le savoureux morceau de viande. Après avoir tourmenté ainsi pendant toute une so^ l'infortuné Toumebroche, il lui jetait un croûton de pain dur, et il laissait le morceau de viande rôtie suspendu en l'air dans la roue.

Venaient ensuite les deux serins de Canarie, l'un appelé Émeraude, parce qu'il était tout vert, l'autre Topaze, parce que son

plumage étailjaune. Comme ils gazouillaient icomme ils modulaient de jolies chansons, tant qu'un rayMi de soleil tra-

versait leur cage, et se jouait avec l'eau de leur petit godet de cristal ! La joie du petit prince était de leur verser du millet , et celle de Roi , dès que le prince n'était plus là, de remplacer le millet par du sable. Et les malheureux serins que devenaient-ils ? C'est affreux à penser !

Ouant au chat de la maison , très-aimé aussi du prince Chènevis, il avait sa lat^e part des vexations et des tortures administrées par le perûde ennemi des animaux. II s'appelait Coco. C'était un angora de la plus belle espèce : noir comme la nuit et soyeusement velu comme un ours.

Son air rébarbatif, seâyeuxjaunfr-safipân, coupés par des filets noirs , pl^s tour h tour de finesse et de mélancolie

orientale; ses triples moustaches de grenadier, droites, terribles et pourtant vénérables , ne l'empêchaient pas d'avoir un caractère sociable et des mœurs fort douces. C'était un chat du monde. Lui et Towrw^Jroc^^ donnaient un démenti au proverbe, se haïr comme chien et chat. Ils s'aimaient beaucoup, au contraire. Jouaient ensemble sous la table ; et l'hiver on voyait très-souvent Coco enroulé et endormi sur le ventre chaud et bien fourré de Tournebroche.

On n'imaginerait jamais à quelle invention diabolique avait eu recours le persécuteur Roi pour martyriser l'angora ; c'est à n'y

pas croire. Il faisait chauffer les pincettes et les appliquait sous les pattes de Coco, qui, selon le degré de chaleur, miaulait plus ou moins fort. L'ingénieux tyran appelait cela enseigner la musique aux chats. Et en effets des divers miaulements de Coco résultaient des esj^es d'air qui auraient fait rire, si l'on n'avait su par quels moyens ils étaient obtenus !

Très-varié dans ses cruautés. Roi pratiquait un châtiment singulier sur le singe, sur Zug , dont le prince Chènevis s'était fait si inutilement le protecteur auprès de sa sœur Olympe. Il perçait d'abord de plusieurs trous deux grosses coquilles de noix qu'il poiail^ensuite et à une certaine hauteur sur on tasiinfeii^Qprquie, aliment dont Zug était très-friand. Pourl^MOpfM^.des' grairts de blé le

singe fourrait avidement ses doigts nerveux dans les trous . faits à récorce de la noix , et quand il tenait les grains il fermait invinciblement la main , comme c'est Thabitude chez ceux de son espèce tenace, et il la portait à sa bouche. Mais impossible d*y faire arriver les grains de blé de Turquie, récale était un obstacle. Il eût fallu premièrement lâcher les grains , puis lâcher les coquilles de noix et reprendre ensuite les grains de blé, calculs très-simples , mais au-dessus de la portée d'esprit des singes. Et Roi le savait bien ! Pris à ce piège, Zug courait parfois tout un jour à travers le parc, grimpait aux arbres, courait sur la crête des murs avec ses glissantes coquilles de noix aux mains sans pouvoir se résoudre à les abandonner, de peur d'abandonner aussi les grains de blé de Turquie qu'il ne parvenait jamais à croquer. *

Avouez qu'un pareil homme était une espèce de Néron., Néron , on vous l'a appris sans doute, était un empereur romain qui fai-

sait aux hommes le mal que Roi faisait aux bêtes. Son nom exécré du monde entier est resté comme une injure.

L'âne, autre victime de ce misérable, n'avait pour se défendre que la dureté de sa peau . Que de bâtons noueux avaient été rompus ME^iuft "Et pourtant c'était le plus gen-

HT

til , le plus alerte ^qP^es.'^Son poil était gris et lisse

DU PBINCE CHÈNEVIS. 3(

comme le bois verni du figuier, gaiement zébré de larges bandes JÉ^iEes. Il allait vit«, il allait le vent, l'oreille en l'air, l'I^il clair et satisfait, les naseaux en quête de la bonne odeur du trèfle et du sainfoin quand il coupait la verte prairie pour porter au marché les fleurs, les œufs et les fruits. Sa résignation était ei complète, si inébranlable, si exemplaire, si au-dessus des mauvais traitements, des privations et des coups, que les gens du château et des en- . virons l'avaient tout d'une voix surnommé Philosophe.

Il ne nous reste plus qu'à parler de trois opprimés, de la pie, du perroquet rouge et du pigeon , tous trois bals, per- ' sécutés par celui qu'il est inntilede aonuper, et qui seraient morts tous trois depuis loagtemps sans la pitié du bon petit prince Chènevis.

La pie avait ausbi un surnom comme le chaj l'âne, et un surnom^^Mlft appliqué Caub«(bavarde comme une vf%e portier^j^n 1 a]

moiselle Jacasse Elle jacast^ait continuellement en effet. Mais le mot qu elle préférait elait celui-ci . un sou l un sou ! un sou !

En voici la raison. Tous les matins, en s'arrétant . devant ta cage de sa pie favorite, le prince Chènevis disait : Voilà un sou pour acheter du fromage blanc à Jacasse. A force d'entendre cette recommandation , la pie avait retenu le mot soa , que son goût pour le fromage blanc lui faisait répéter sans cesse.

Mais qu'avait imaginé Roi pour exaspérer Jacasse? Avec ce sou donné par le prince Chènevis , il achetait du tabac pour lui et non du fromage blanc pour l'oiseau. Qu'on accuse encore maintenant les pies d'être voleusesl

Roi était pourtant forcé de respecter à quelques égards

le perroquet rouge. Comme celui-ci ne quittait presque jamais le salon , il se trouvait un peu à l'abri des méfaits de l'ennemi commun. Il en était quitte pour des jurons et des insultes que lui jetait à la sourdine le méchant domestique afin de l'obliger à se : taire. Soyons justes. Parfois le perroquet rouge était assourdissant. On l'entendait , glapir pendant des heures entières la même phra^ sur le même ton. Et celte phrase était invariablement celle qu'on a l'habitude de prononcer dans les salons : Donnez-vous la peine d'entrer; veuilles entrer, je vous prie; entrez, Mottsieur; entrez. Madame. Tais-toi , avocat ! coquin d'avocat, te tairas-tu î

Ce Ub«4*avocat que lui donnait comme une injure le terrible Tfrolien, avait fini par lui rester. Donc le perroquet rougè s'appelait Avocat, comme la pie Jacasse.

Mais si Roi épargnait un tant soit peu le perroquet, il se ni-HyagiÙt avec usure sur le plus beau pigeon de la volière, celui qui venait se poser familièrement sur l'épaule du prince Chènevis, manger dans sa main ou voler sur sa tête

en étalant au eoleii l'écriii d'un cou diapré des plus riches couleurs. Il était si lustré, si beau, si élégant enfin, que le petit prince Chènevis, qui avait un nom pour tous ses chera amis , l'appelait poétiquement AuréiUe,

Vous allez frémir ! Deux ou trois fois par ao, Auréole se montrait sans plumes à son cher petit prince ; oui, saignant et déplumé comme s'il allait être mis à la broche. L'auteur de cette abominable action était... A quoi bon le nommer? n est assez connu.

Estrce que Dieu ne le punira pas?

Attendons.

Quoiqu'il eût à peu près tout le'château contre loi , le petit prince Chènevis se dit avec force qu'il ne renoncerait pas pour cela à protéger, à défendre des créatures utiles et bonnes , enfants de Dieu comme nous. Il se mettait par cette courageuse détermination au-dessus de l'indifférence, du ridicule et du mépris d'autrui , noble et loyale énergie

qu'il faut avoir quand on est dans la voie de la Justice et de la vérité.

Comme les nuila sont presque toujours belles en Italie, le prince Orfano-Orfona avait l'habitude de réunir le soir toutsafamillesur la terrasse du château, d'où l'on découvrait les deux rives du lac , à travers des statues d'albâtre et des lauriers-roses.

Le gouverneur du prince Chënevis et la gouvernante de la jeune Olympe avaient naturellement leur place marquée auprès de leurs élèves à ces causeries intimes.

Sans cesse de l'avis du prince Orfano-Orfana quoi qu'il dit , quoi qu'il soutint , quoi qu'il proposât , lui répondant toujours par un mot invariable qui était Infailliblement , le gouvemeor du jeune prince avait reçu le surnom significatif, de monsieur le gouverneur InfailliblemetU.

C'était un homme maigre, sec, grand et droit; si maigre et si sec, qu'il était presque transparent. Ses longs cheveux gris, ses longs bms d'orang-outang , ses longues jambes, son long cou, ses longues mains, lui donnaient l'air d'une

araignée colossale. Son costume, entièrement noir, cou-' tribuait beaucoup à cette ressemblance. Il n'était ni sot ni

ignorant, ii était seulement privé de voionlé. li savait suFfisamment {mur enseigner, mais on n'exigeait pas qu'il enseignât. A cette époquedéjà loin de nous Jes gentilshommes n'étaient pas tenus de briller par rinstraètion. L'ussg* les autorisait à se passer de toutes ces sciences qu'ils ont acquises d^uis, et dans lesquelles beaucoup d'entre eux se «ont fait iiee grande célébrité.

La gduTemante d'Olympe n'était ni moins longue ni moins décharnée que H. le gouverneur bifaiUibhtùnt. A

eux deux ils représentaient , on peut dire, le^ deux moitiés de quelqu'un. La même docilité servile aux volontés de ses MiHres Ijii avait fait adopter un mot de soumission qui était à petLidSl^hose près celui du gouverneur, ce mpt était Certainèii$ent. Ainsi ces deux adverbes marchaient côte à côte, l'un pour faire du jeune prince Chènevis un g(||ÉtUbomme accompli , l'autre pour faire de la jeune n^lji|èfc|fi]i'ift princesse achevée. . *^

Assis à distance, les domestiques du château prenaient part à ces tranquilles veillées sur la terrasse.

Or un beau soir d'automne, quand le calme du lac Majeur n'était troublé que par le chant national dés matelots qui partaient pour la pêche, le prince Orfano-Orfana dit fi sa femme en présence de toutes les personnes du château et des deux enfants , Olympe et Chènevis :

— Vous me demandiez. Madame, à la dernière veillée, quels étaient mes projets d'avenir sur Olympe et notre cher petit prince LéoMld-Léopoldini.

— Oui , m^?Q|ier prince, répondit la princesse.

— OlympièypoailjNiivit gravement le prince, fera sa première commilnMt.À quatorze ans, et h seize ans nous la marierons avec le fils du duc de Côme.

— C'est une alliance digne de nous, digne d'elle, ajouta la prin^ij^ Orfano-Orfana. Vous entendes. Mademoiselle?

dit-elle ensuite en s'adressant à la gouvernante de sa fille.

— Certainement , madame la princesse , répondit la gouvernante d'Olympe.

~r J^vtus fais cette question , poursuivit la princesse, afin de anw de vous , qui avez l'honneur d'élever mademoii^elle Olympe, si , à cette époque de sa vie. ma Slle connaîtra à fond les soixante et dix-sept DianiiFes de saluer à la cour de Turin? ■.■■.

— Certainemeat , madame la princesse.

— Si elle saura soulever avec queue traînante?

— Certainement, madame la princesse.

majesté une robe à longue

iO AVENTURES

— Ouvrir et fermer un vaste éventain

— Certainement, madame la princesse.

— Danser en deux temps et en trois temps le menuet de la Reine?

— Certainement, madame la princesse.

— Enfin , je désire savoir si elle sera assez instruite pour figurer avec avantage parmi les plus nobles personnes de la cour de Turin , la première cour de l'Italie et du monde?

— Certainement, madame la princesse.

Ayant cessé d'être interrogée par la princesse Orfano- Orfana, la gouvernante Certainement se tuf.

— A mon tour je vous demanderai , dit le prince au gouverneur Infailliblement, si mon noble fils Léopold-Léopoldini pourra , formé par vos leçons , et quand il aura Vâge, entrer dans le régiment des pages de Sa Majesté le roi de Sardaigne ?

— Infailliblement, Monseigneur.

— Portera-t-il Tépée en verrou avec toute la grâce d'un parfait cavalier?

— Infailliblement, Monseigneur.

— Saura-t-il sourire avec finesse et discrétion aux moindres paroles que daignera lui dire le souverain?

— Infailliblement, Monseigneur.

— Saura-tril ramasser le gant d'une princesse, tourner un compliment à tous propos , jouer à la paume ?

— Infailliblement, monsieur le prince.

— Saura-t-il ! . . . Cette nouvelle question du prince Orfano-Orfana resta suspendue à ses lèvres... Le prince Chènevis avait poussé un grand cri, et il avait fait suivre ce cri violent de ces mots : Ah ! le misérable ! le monstre ! Tinhumain !

Chacun regarda avec un profond étonnement la figure pâle et bouleversée du jeune prince Chènevis, et chercha à deviner la cause de cette indignation qui ne cessait pas ; car il continuait à dire, en levant les yeux au ciel : — Est-ce que Dieu ne nous vengera pas? ô mon Dieul... mon Dieu ! ils sont perdus...

— Mais qu'avez-vous , mon fils , lui demandait sa mère en le pressant avec effroi contre son cœur.

— Qu'y a-t-il , mais qu'y a-t-il ? lui disait son père. Perdriez-vous la raison...?

— Ne voyez-vous pas?... répondit enfin le prince Chè-

nevis en montxant d'un doigt tremblant un point dans l'espace , une tache qui grossissait en descendant du ciel.

Son cœur avail vu et deviné avant ses yeux ce ^^^^^K qu'élaitcette tache.

Toutes les personnes qui > -^ se trouvaient sur la terrasse avaient dirigé leurs regards en l'air, mais il leur fallut quelques mii nutes d'observation soutenue avant de connaître la cause de rémolion extra-^ ^J^ .ordinaire et de la douleur du prince Chènevis. '^ Ils la connaissaient enfin.

La pie du château emportait à travers l'espace, en se débattant, le gros perroquet rouge, et celui-ci traînait à sa patte les deux serins de Canarie, Émeraudeel Topaze. Ainsi liés l'un à l'autre par un cordon dont on voyait flotter les bouts, les quatre oiseaux roulaient, culbutaient, tournoyaient effroyablement audessus de la tête de ceux qui assistaient à cette scène. Des cris étouffés par la douleur commençaient à se faire entendre; la pie et le Perroquet semblaientrendreleur dernier soupir. Ilss'étranglaientrun

fl>-

Tautre en s'enchevétrant dans le cordon quUes enchaînait et les serrait de plus en plus à mesure qu'ils cherchaient à s*en dégager. Les pauvres petits serms de Canarie étaient pendus convulsivement par les pieds.

Personne ne mettait en doute Fauteur de ce cruel amusement ; le nom de Roi , le Tyrolien , était dans toutes les bouches.

Enfin, après avoir culbuté, s'être heurtés dans l'espace pendant plus d'un quart d'heure, le perroquet rouge, la pie et les deux serins de Canarie tombèrent lourdement sur la terrasse. Effroyable chute ! Aussitôt le petit prince Chènevis courut à eux, et

avec ses doigts , avec ses dents, il écarta , rompit le lien qui étranglait les malheureux oiseaux.

Il était temps ! !

La pauvre jie, la bonne Jacasse, pouvait à peine murmurer son dicton favori : un sou ! un sou ! et le perroquet répétait en râlant d'und voix rauque : Donnez-vous la peine d^ entrer ; entrez, monsieur; entrez, madame I Quant aux deux petits serins de Canarie, ils étaient froids et immobiles comme s'ils eussent été morts.

Ils n'étaient pas morts ! ! ce dont s'assura le prince Chènevis après les avoir réchauffés dans ses mains avec son haleine. Ils remuèrent un peu les pattes et les aile», Wen peu... Quelle espérance au milieu de quelle douleur! !

Ce qui augmentait cette douleur en lui, c'était de voir l'indifférence avec laquelle presque toutes les personnes réunies sur la terrasse assistaient à ce triste événement.

Son irritation fut telle, en ce moment, qu'il dit à sa sœur Olympe , assez légère pour ne pas dissimuler un rire déplacé , odieux : Allez vous-en ! mademoiselle.

— C'est à vous de vous retirer, monsieur mon fils, s'écria en colère le prince Orfano-Orfana ; retirez-vous ! On ne doit montrer ni un intérêt si excessif envers des animaux, ni tant d'emportement contre une sœur dont le tort n'est

pas grave...

— Certainement, dit la gou venante.

— Infailliblement y ajouta le gouverneur.

Confus , blessé dans sa délicatesse et dans sa noble sen-

« AVENTUBES

sihilité , honteux de recevoir de son père qu'il aimait et respectait beaucoup , une réprimand^ussi vive , le petit prince Chènevis se retira en emportant, baignés de ses larmes, les quatre pauvres oiseaux auxquels il avait si miraculeusement sauvé la vie.

Il ne se permit que cette réflexion en rencontrant sur ^"^^ "' le perron l'infilme Roi, l'au-

teur de cette cruelle plaisanterie : « Je serai homme un jour. »

Le prince Orfano-Orfana voulant faire sentir fortement à son fils combien il était blessé de son procédé envers sa jeune sœurOlympe, lui donna, quelques jours après la scène delà veillée, une preuve desonvifmecontentement.il tenait à ce que le prince Chènevis se souvint toute sa vie de cette vérité si importante ; qu'il faut apporter de la modération niéme dans les actions les plus justes.

Il avait consacré l'habitude de réunir à sa table, certain jour d'automne, les principaux seigneurs des environs, pour qu'ils céliDrassent avec lui l'anniverfaire de la naissance de sa femme. Ce repas était si copieux, si abondant, en toutes

sortes de mets délicats, qu'on en parlait longtemps à l'avance dans le pays. Il faisait événement. En un mot, le prince Or&no-Orfana n'épargnait rien pour que la fête justifiât la haute réputatio^^i la précédait. C'était un grand jour.

Et ce jour était venu.

Sur toute la surface du lac on apercevait des barques élégantes , inclinées sous des voiles bleues et roses , se dirigeant vers l'ile fortunée où étaient attendus les heureux voyageurs qu'elles portaient. Elles portaient aussi des

musiciens dont les chants se croisaient harmonieusement et de jeunes garçons qui jetaient des fleurs sur le sillage. A chaque instant, quelques-unes de ces jolies barques abordaient dans l'île ; et les nobles invités du prince Orfamo-Orfana foulaient les gazons moelleux et les sables dorés de 8oD hospitalière villa. .

i« ATENTUEES

Le gr/OTeriKflr tmfaiBMemtmt fdt eehiî qa'oo chargea de signifia ao prince Oiènere qa*fl ne paraitraît poiit à cette biHkaHe fUe.

Telle était la sérère pumtioo doot sod pm le firappait.

Dire que le prince Cbèneris reçut froideiiient cette triste poiirelle, ce serait trahir la Térité. D dimssait trop son père et sa mère, il était trop jaloux de conserver leur aflection, de mériter lenr estime, pour accepter avec indifférence un pareil châtiment. Aussi ne cacha-t-il à son gouverneur ni son découragement, ni sa tristesse, ni ses larmes.

Pourtant, lorsqu'il remontait jusqu'à la cause qui l'avait involontairement poussé à manquer de respect à sa sœur Olympe, il se trouvait plus malheureux tjue coupable. Il se repentait sans doute de Tavoir offensée, d'avoir irrité son père, mais il se disait que sa sœur n'aurait pas dû non plus afficher une dureté si froide, si ironique, à l'égard de pauvres animaux sur le point d'ex-

pirer. Si son esprit s'humiliait, sa conscience ne lui reprochait rien.

Pour se montrer impartial envers tout le monde, il faut dire que la princesse Orlano-Orfana supplia son époux de ne pas pousser si loin la sévérité envers leur fils, et. qu'Olympe, sincèrement attendrie , se jeta troia fois aux pieds de son père pour obtenir le pardon de son frère malheureux.

DU PBINCE CHÈNEViS. «

Le prince Orlano^riana fut inflexible. La justice patei^ nelle devait avoir son cours.

I^ pères sont comme les rois; ils voudraient, mais ils ne peuvent pas toujours pardonner.

Mais écoutons I la grosse cloche du château sonne l'heure du festin.

Le petit prince Chènevis s'assied tristement sur une ban-* quette de la terrasse. De cette place il aperçoit la longue et fosûiftiiset^ledu banquet. Son cœur bat, ses yeux se mouillent de làaus.

D voit passer triomphalement des nuées de domestiques chargés de mets délicieux.

Il n'avait pas ma'^é depuis la veille!

SO ATENTCRES

Les ans portent des potages succulents qui embaument l'espace. Le petit prince regarde et soopire.

Les autres portent des pièces de mouton rôti et doré par an feu doux. H regarde encore etsoupire.

Ceux-ci traversent la terrasse avec des pyramides odorantes de gibier truffé. Des cailles, des grives, des bécasses se prél^sent sur un lit de feuillesde vigne au fond de vastes plais d'argent. Le petit prince n'ose plus regarder, mais ses soupirs redoublent.

Ceux-là accourent avec des hures de sangliers ornées depersil, de menthe, brodées arlistement de clous de girofle.

Il y en avait qui portaient de la crème blanche et rose dans des bols de porcelaine.

DU PRINCE CHËNEVES. S<

D'autres circulaient en soulevant des monuments formés d'amandes, de pistaches, de noisettes, et de citrons d'Amérique.

On en voyait encore qui balançaient sur leurs mains prudentes des fruits glacés dont la forme et l'éclat n'avaient pas été altérés par l'art du confiseur.

On ne peut dire si le prince Chènevis aurait supporté jusqu'au bout ce supplice de Tantale.

Un événement vint faire diversion à ses angoisses. En portant ses yeui abattus sur un autre point de la terrasse, il aperçut Tourtt»broche. Jacasse, Topaze # Émet aude, qui semblaient solliciter aon attention.

Était-ce une erreur, une illusion? Il alla d'abord vers la loge de Tournebroche, et que vit-il?

Lecuelle de Tournebroche était vide, sèche comme le boi^ dont elle était faite. Depuis la veille le chien n'avait donc pas mangé?

Quant à la cage de la pie, elle ne contenait pas plus de nourriture que celle des serins de Canarie.

En un instant le petit prince comprit qu'on avait voulu

faire partager au chien et aux oiseaux la cruelle punition dont on le frappait. Comme lui , ils n'avaient pas mangé de toute la Journée.

« Et je me désolais, s'écria-t-il , je me désespérais, je pleurais , et ces pauvres créatures souffirent sans se plaindre!

« Les animaux auraient-ils plus de raison que mol? Estce donc à eux à me fournir des exemples de résignation ? »

Bien loin de se plaindre à son petit maître, le chien , qui était enchaîné, allongea le cou tanUw'il put pour lui lécher la main avec de touchants aboiem^^.

La pie, la bonne Jacasse, lui dit de sa plus jolie voix : un siÊÊ ! un sou ! et les serins de Canarie battirent joyeusement des ailes lorsqu'il s'approcha de leur cage.

Et lé petit prince Chènevis se sentit alors soulagé.

Mais après avoir goûté le charme si doux de la résignation , par l'effet de cette leçon qu'il recevait d'êtres moins intelligents que lui , il se dit : « Non ! il est impossible ^(ae mon père ait étendu jusque sur ces créatures inofiensîves un châtiment que j'ai seul mérité. On aura injustement interprété ses ordres. En tout ceci je reconnais l'esprit vindicatif de Roi.»

Dès ce moment , sa détermination fut prise. Une grande détermination !

La nuit se faisait ; les domestiques ne passaient plus qu'à

travers robscurité étendue sur la terrasse pour arriver jusqu'à la salle du restin.

Le prince Chènevis alla

fièrement se poster sur leur

chemin, et quand Roi vint

à passer avec une magnifique

l assiette de friandises , il tiia

1 épée et lui dit :

X Ceci pour moi ou ceci

pour toi ! »

L'épéé du prince s'était appuyée sur le_cœur de Roi. Celui-ci, qui était lâche puisqu'il était méchant, n'eiit que le temps de livrer à son courageux adversaire les Griandises qu'il destinait à d'autres.

Le prince Chènevis courut aussitutlesdistribuerà Tournebroche, h Jacasse, à Topaze et a Emeraude, qui ne firent ^aucune façon, on peut le croire, pourjouir des fruits ■■ de la victoire remportée par leur jeune maître.

Ils mangèrent à satiété des brioches, des meringues, des tartes, du gâteau de Savoie,

des biscuits à la reine, des gâteaux d'amandes, et mille autres délicieuses pâtisseries. Tournebroche était beau à voir.

« Mangez toujours ! leur criait le prince Chènevis , mangez de deci , mangez de cela ! ne vous lassez pas , tout est pour vous , pour vous seuls ! »

Maintenant , dit le prince Chènevis en mett^ |^n épée dans le fourreau , je n'ai plus faim , je ne soiAntp^ , j'ai fait une bonne action. H

Il alla ensuite s'asseoir tranquillement sur la terrasse en attendant que son gouverneur vînt comme d'usage lui dire d'aller se coucher. Il était dans cette attente lorsqu'il entendit retentir sur les dalles de la terrasse des talons de fer, des sabres et des crossea de mousquet.

Le petit prince sort tout à coup de ses réflexions , se lève avec inquiétude^ regarde autour de lui... Le château était envahi par des soldats.

A peine a-t-il le temps de se rendre compte de<ie qui se passe autour de lui , qu'il voit ces hommes armés s'avancer en très-grand nombre vers les portes de la salle du banquet et s'emparer de toutes les issues.

Bientôt il entend la voix sévère de loiur chef, qui dit . « Prince Orfano-Orfana , vous êtes prisonnier du roi ; suivez-nous , vous et votre épouse. Pas de résistance, ou vous êtes morts»)»

Le jeune prince, effrayé de cette injonction , court précipitamment se jeter au milieu des soldats, ato4e les emt)éçher de toucher à son père. Maiâ ceux-ci le repoussent,

*■'■■'■ àiiil. II"!'.'!»»- ■ ^

li,l,V 1

restent sourds à ses prières comme indifférents à ses me-

Le prince Orfano^rfana et la princesse sont entraînés bors du château , conduits sur les bords du lac Majeur, placés dans trae voiture qui les attendait , et emportés de toute la vitesse de quatre chevaux.

Une moitié des troupes escorte les deux nobles prisonniers , l'autre moitié demeure au chftteau pour en prendre possession au nom du roi.

H AVENTURES

Ainsi le prince Or&no-Orfona était Don-seulemeot prisonnier, mais tous ses biens étaient confisqués.

Les gardes Rétablirent partout avec autorité dans te château , et s'assirent en maîtres autour de la table qu'avaient abandonnée les nobles convives, dispersés par la frajeur.

Quant aux domestiques , valets et serviteurs de toute espèce, an lieu de s'occuper du sort des deux en&nts , ils avaient profité du désordre pour s'enfuir avec te plus d'ar-

genterie et d'objets précieux qu'ils avaient pu emporter.

Le gouverneur avait dû infailliblement s'esquiver, et la gouvernante très-certainement s'être évadée.

Olympe, à demi morte de peur, s'était glissée d'effroi à travers les soldats, qui ignoraient qu'elle était la fille du prince, et elle avait couru se réunir à son frère pour qu'il la protégeâL

Cber enfant , que pouvait-il contre deux cents hommes

grossiers , bardés de fer des pieds à la tète , jurant et maugréant, buvantjusqu'àdevenirfurieuxî

Elle et lui , marchant dans l'obscurité, allèrent se cacher au fond da parc, où ils passèrent la nuit. Ce n'est que le lendemain qu'ils apprirent d'-un petit pâtre de leurs amis que leur père et leur mère avaient été conduits dans une forteresse, parce qu'ils étaient accusés d'avoir favorisé des révoltés, offert un refuge à des ennemis du roi, qu'on avait trouvés, prétendait-on, cachés dans la propriété Orfano- Orfana. Ceci n'était pas moins qu'un crime d'État, de haute trahison , puni en tout temps par la confiscation , la d^^dation , et qui méritait même la mort.

SB AVENTURES

Le prince Chènnis et sa sœur s'éranoiiirent en entendant ce récit auquel ils ne pouraicol croire pourtant, car. quoique enfants, ils appréciaient la loyauté de leur père.

Quand ils revinrent à eux, ils entendirent les chants d'ivresse des soldais en train de mettre la propriété au pillage. Us mena-

çaient d'incendier les pavillons, les écuries, et de saccager le château.

Jusqu'à la nuit ils entendirent ces imprécations, ces rugissements, ces cris de ruine et de dé^'aslatiou. Ik ne bougèrent pas de l'épais taillis au fond duquel ils s'étaient prudemment réfugiés h Teille. '

Que cette journée leur parut longuet

Vers minuit, quand le tumulte fut un instant assoupi;

le petit prince, qui s'était livré à de sérieuses réflexions depuis vingt-quatre heures, — le malheur mûrit si vite ! ^— dit tout bas à sa sœur : — Ma chère Olympe, suivezmoi. J'ai un projet.

Olympe n'osait sorthr de sa cachette -, cependant elle obéit à son frère.

— Mais où allons-nous? demanda-t-elle.

— Suivez-moi.

— ,Oue deviendrons-nous ?

— ^ Dieu nous aidera , aidons-nous d'abord.

— Mais , mon frère. . .

-7- Silence! ma sœur; les soldats ne sont pas tous endormis... Si l'un d'eux allait nous entendre ! ^1^— Vous prenez le chemin du château ! ... dit Olympe en ^RndUiant.

yhL — Je'le sais.

— Mais c'est là qu'ils sont. . .

T- Silence ! encore une fois, ma sœur, ou nous sommes porâus.

Appesantis par l'ivresse, les soldats dormaient pêle-mêle étendus sur les dalles de la terrasse.

Les deux enfants s'avançaient soigneusement à petits pas, touchant à peine la terre de la pointe de leurs pieds, à tra- T(&ÊS ces corps chargés d'armures, au risque, à chaque in-

s» AVEXTCRES

«tairt, d'érdller im sanra^ haUdwdîer anx moostacbnde tigre oa un dragon fias terrible iBUK, el d'Ctre bits ||n^ soDoiers. QatHe sitiiatioD périU«ise! Mai* ils aumÉnent iâdouctnentl... stdo^SR^Iiitl-. âdooceinait!...

Tool à coup la vois cnqw ctintllée d*iin de ces soldate coacbés par iem relodl :

— Qui est là! réme-tHl.

LcB deux nAnts s'arrèleot...

Ds œ ré|ioftdent pas.

Comme leur ccenr battait - Le soldat se rendonnït ausdldt. ^^ ToDt danger n'était pas encore ^\;«^

passé. ^

— Mais ce projet dont TODsm'aTeE parié? demanda Sa||b- , bas Olympe. dfj^'

— Yoici, ma sœur, le moinentdB l'exécuter. ^/'V'-^'-^lH Et avec une attention , une Imleor, une prudenonninr-

ealeuses, le petit prince Ghteevis, parrena an bggAde |% terrasse jonchée de soldats , fit d'abnrd sortir l'âne de l'écurie. Cela fiûl, il détacha le chien auquel il imposa silence d'un geste énei^que; puis , décrochant la cage des deux serins de Canarie, et celle de la pie, dans laquelle il glissa te pigeon , il fixa et lia ces deux cages sur le dos de l'âne, qu'il fit descendre à petits pas par un sentier étroit

^et (fbscur jusqu'au miUea du parc. Là il recommanda à sa sOsar de l'attendre. Ém^ dit qu'il «liait revenir. Akrs' le petit prince Chènevis retira ses souliers pour ' rairenMfosdebniitenmarchatttetil remonta une«econde foisveTslecbàteau.

, irrivé sur ia terrasse, il s'arrêta un instant pour se recueillir. C'est quelà reconn ' JÎKnçait pour lui une tâche det^^s difTiciles et des plus périlleuses f plus difficile et plus pilleuse cent fois que la première. Il follait qu'il pénétrât dans la v^fttnde salle, celle où afetl eu lieu le banquet , malgré R- t'active surveillance de b gigantesque sentinelle fÉi «B fardait la porte.

Le prince, inrons-nous dit , avait son projet. Un commencement d'exécution avait réussi; restait h couronner l'œuvre. -^

Mais quel péril ! et aussi quelle témérité

S AVENTURES

Il attendit, pour s'introduire dans la salle, que la sentinelle, dans l'une de ses évolutions jKt le dos tourné à la terrasse.

Il profite de cet inslant, et il court, il vole plutât à l'endroit où se tenait ordinairement Zug , le singe. Zug dormait profondément : les soldats l'avaient enivré. Il prend Zug, le jette comme un sac sur ses épaules. Le chat était sous la table; il prend aussi le chat, et le met sous son bras, n

court sans perdre de temps au perroquet ; mais le trop expansif oiseau, le malheureux perroquet, en apercevant le petit prince, s'abandonne à sa joie, et crie : £ntres. Monsieur I Entrez, Madame ! Le soldat qui fait sentinelle ouvre l'oreille à ce cri , cberche et voit quelqu'un qui s'enfuit dans

la érection de la porte. Il est trop tard pour barrer le chemin, mais il arme son mousquet, et couche en joue Fombre

qui a glissé près de lui et qui traverse là terrasse.

Le coup part. . .

La balle se perd dans l'espace.

Déjà le prince Chènevis est près de sa sœur, déjà ils ont franchi tous les deux la porte du parc, qu'ils referment sur eux. . . Enfin ils sont au bout de la propriété, à ses extrêmes limites, au bout de Ttle sur laquelle s'élève le château qu'ils quittent jpeut-être pour toujours. Ils descendent dans une barque avec tous les animaux, qui, excepté l'âne» n'offrent pas de grandes difficultés d'embarquement, la dégagent de la qi»rde qui la retient , et vite, vite, ils la poussent. . . et les voilà au large !

La lune est cachée et le courant est rajHde.

Tous les soldats, éveillés en sursaut, crient : Aux armes! aux armes !

Des torches de résine luisent au sommet de l'ile, et leur clarté rougeâtre se projette au loin sur les eaux. Cette immense lueur d'incendie montre la barque qui emporte les deux enfants du prince Orfano-Orfana. Des coups de mousquet sont tirés ; mais les balles tombent dans le lac sans avoir assez de force pour atteindre les fugitifs. Le prince Chènevis et sa sœur sont déjà hors de portée. Ils s'éloi-

gnentdepluseaplus, emportant avec eux l'flne, le singe, le chien , les deux serins de Canarie, le ciiat , le perroquet , la pie et le pigeon.

Les deux enfants sont sauvés !

Et sauvés aussi Philosophe, Zug, TournebrOche, Émeraude, Topaae, Coco, Avocat, Jacasse ei Auréole I

Nous étions dans l'erreur quand nous supposions que le gouverneur Infailliblement avait pris la fuite au moment où les soldats envahissaient le château Orfano-Orfana. Ceuxci , en fouillant le cellier, le trouvèrent caché derrière une

irangée de tonneaux. Le saisir par son habit noir, le traîner au grand jour, le conduire au chef pour qu'il décidât de son sort, tout cela fut fait en un instant. a

Le gouverneur /n/ai7/tWeme»* tremblaitcommelafeuille, et il n'était pas moins vert qu'une feuille, tant la peur le décomposait.

— Ceci fait admirablement notre affaire, dit le chef en le voyant.

— Faut-il récarteler, le pendre, ou le brûler? demandèrent les soldats.

Infailliblement recommanda son âme à Dieu.

— Pas encore, répondit le chef; mais , en attendant , conduisez-le à la citerne.

L'ordre du chef s'exécuta immédiatement.

Les soldats prirent le chemin de la citerne.

Il est nécessaire de rappeler ici un usage de guerre.

Lorsque l'ennemi s'empare d'une citadelle ou d'un château fort , il a soin , par prudence, de faire goûter l'eau des puits ou des citernes aux vaincus, afin de s'assurer qu'ils n'ont pas empoisonné les eaux avant d'abandonner la place.

Le gouverneur Infailliblement fut donc conduit dans une des caves du château, à l'endroit où était creusée la citerne, vaste réservoir d'eau qui servait à alimenter la propriété.

« Allons ! je devine leur intention , se dit le gouverneur du prince Chènevis pendant les quelques jninutes qu'on le

laissa seul à la cave ; ils veulent infailliblement que je goûte les eaux. Us tiennent à s'assurer que nous n'avons pas répandu du poison dans la citerne. Trop heureux si l'en suis quitte pour cette complaisance, infailliblement u^eu forcée ! »

n achevait sa réflexion, lorsqu'un soldat entra, et lui dit, le sabre à la main.

— Goûte cette eau!

— Oui , mon ami , répondit le gouverneur ^^remplissant un vcrFc qu'il vida d'un seul trait, quoique l'eau ne fût pas sa boisson favorite.

— C'est bien , dit le soldat, qui se retira en fermant la porte sur le gouverneur.

— Qu'attendent-ils encore de moi , pensa le gouverneur, puisque l'épreuve est faite? Pourquoi me laisser ici?... c'est sans doute par erreur...

Un second soldat parait.

— GoCite cette eau ! s'écria-t-il en brandissant une lance sur la tête du gouverneur.

— Mais j'ai déjà bu. . .

— Goûte cette eau ! te dis-je.

Le gouverneur ne résiste pas à un ordre si poliment exprimé ; il boit un second verre d'eau .

, — A merveille ! fait le soldat, qui s'en va comme le premier, après avoir eu soin de fermer la porte de la cave.

— Qu'est-ce à dire? murmure le gouverneur; celui-ci aussi m'enferme ! quand m'en irai-je doiic?

Un troisième soldat survient , armé d'un pistolet. Même ordre impératif.

— GoCite cette eau !

— Mais infailliblement y étonSerdl, si cela continue.

— Veux-tu y goûter?

Le gouverneur Infailliblement avala avec mille grimaces et mille contorsions le troisième verre d'eau.

Cette eau était horriblement glacée.

Arrive un quatrième, arrive un cinquième, un siidème, arrive un douzième soldat !

Douze verres d'eau ont déjà passé par le gosier et clapotfiDl dans l'estomac de rinfortuné gouverneur. Il n'en peut plus; i] souffle, son ventre est tendu et rond comme un ballon.

Pourtant il faut qu'il boive encore t il le &ut t Toujours ce même commandement gronde à ses oreilles entre des piques de fer, des bâtons rugueux , des épées et des mousquets gorgés de balles.

— Goûte cette eau I ou bien... mille morisl Ënân , au dix-huitième verre, écrasé par cet excès d'eau froide, le gouverneur tombe par terre, à la joyeuse et brutale satisfaction des soldats qui l'avaient abreuvé.

Nous saurons plus tard s'il en mourut.

Reveuons maintenant aux deux enfants que nous avons laissés voguant sur le lac Majeur, à la clarté de la lune.

Toute la nuit, ils fendirent paisiblement les eaux dans h direction opposée à celle de l'fle qu'ils venaient de quitter. Parfois leurs regards cherchaient au fond de l'horizon le bean château qu'ils ne reverraient pipt-ôtre plus. L'aube commençait à poindre, quand ils toiicbèrent au petit port d'Arona, oîl ils débarquèrent avec tous leurs animaux, un peu fatigués de la traversée.

Dès que le prince Ghènevis se fut assuré qu'il ne manquait aucun passager, il alla , salis perdre de temps , proposer à un pêcheur de lui vendre la barque qui avait mené àbon port l'intéressante colonie. Le pêcheur d'Arona vit un excellent coup de filet à donner :

il offrit dix écua, el le marché fut aussitôt accepté, à (a condition pourtant , ajouta le prince Chènevis, que le pécheur lui livrerait les habits grossiers de son fils et de sa fille eu i^ihau(îo (len siens et Je ceux de sa sœur. La condition parut tro|) nvnutagoiisc à l'habitant d'Àrona pourqu'il ne se hâtât pus d'y Bouscriro. Tandis qu'il comptait les dix écus , le prince Cli^ncvie et Ja petite Olympe s'arrétaieat,un instant dans la cnlmno pcuir endosser les habits rustiques des deux l'nfnnls du pécheur. Ces habits étaient de gros drap de Viuileiir brune oxarlcment semblables à c^x des petits rainuneun et dos joueuses de vielle. Olympe étouffa bien d(^ soupir» et bien dos larmes pendant oe diangement de otisluino . si blossiiul pour sa vanité.

K1*c h^t^rNMfl -Ar ■* x-.^tr jwvH^Btïw é* ««e fti;oD-li.

Ainsi vétua, c'est^è-dire» méconnaissables , les deux enfants du malheureux prince Or&tno-Orfana s'acheminèrent vers les Alpes, car Us avaient le projet de passer en France, où, ^la faveur de leur déguisement, ils étaient sûrs de n'être ni remarqués ni poursuivis.

Gomme l'âne était jeune et vigoureux , il suppftria aisément le fardeau des deux enfants, qui avaient placé devant eux les trois cages , celle des serins de Canarie, celle de la pie où était aussi le pigeon , et celle di(perroquet. Le singe

se posa en équilibre sur la croupe de l'âne ; le chat noir fut installé derrière la selle, au fond d'un panier garni de paUle de mais.

Le fidèle Tounubroche, tantôt éclaireur, tantôt arrière-^arde, accompagnait à pied l'équipage.

C'était un groupe charmant , plein de naïveté et de candide confiance.

— Mais, mon frère, dit Olympe quand ils furent sur le chemin d'Arona à Biella, que ferez-vous de tout cet argent?

— Ce que j'en ferai ! Mais ne faut-il pas que nous vivions et que nous fassions vivre nos compagnons ?

— Je n'y avais pas pensé, mon frère, répondit Olympe, qui jusqu'ici ignorait les besoins d$ la vie et ses exigences.

— Vous verrez , ma sœur, que nous n'avons pas trop d'argent avec nous. "

— Mais aloi$ pourquoi se charger de l'existence de tous ces animaux?'

— Us nous feront vivre à leur tour, quand nous n'aurons plus left.moyens de les faire vivre.

— Voulez-vous plaisanter, mon frère ?

— Olympe, je suis très-sérieux en vous parlant ainsi.

— Et comment nous feront-ils vivre?

— Vous le saurez quand nous aurons quitté le Piémont, d'où nous devons nous hâter de sortir.

— Et où est donc la France? pourrez-vous la trouver?

— Elle est derrière ces montagnes qui se pressent et qui s'élèvent devant nous.

— Grand Dieu ! s'écria Olympe, il faut que nous montions et que nous redescendions, que nous montions encore et que nous redescendions encore ces hautes montagnes qui touchent le ciel ?

— Oui, ma sœur, il le faut.

— Mais c'est impossible !

— Il existe quelques chemins.,,

— Les connaissez-vous, du moins?...

— Nous les demanderons,

— Et les voleurs , les brigands et les bêtes féroces? dit Olympe avec effroi,

— Et Dieu ! répondit vivement le petit prince Chènevis. En causant ainsi de l'avenir, ils arrivèrent à petits pas , *

à petits pas, à Biella, mais ils attendirent la nuit pour y entrer. Le lendemain de bonne heure, ils achetèrent avec une partie de l'argent de la barque des provisions de voyage pour eux et leurs compagnons. Peu habitués aux divers incidents d'une émigration, ceux-ci montrèrent des dispositions parfois assez turbulentes. Le plus indiscipliné était Zug; il tenta souvent de s'enfuir, et le mauvais exemple gagna Coco, très-disposé à imiter Zug. Mais Tournebroche, par ses menaces et ses aboiements , sut les obliger à rentrer dans Tordre.

Lorsque les deux enfants avaient fait deux ou trois lieues.

ils s'arrêtaient sous quelque arbre colossal , comme il y en a tant en Italie, sous quelque beau cèdnà l'ombrage épais, aux branches ouvertes en parasol. Ils donnaient alors la liberlc à leurs

compagnons d'exil , sûrs, grâce à une expérience de plusieurs jours, qu'ils n'en abuseraient pas. Ja-

caise se posait au sommet de sa cage, et causait en véritable pie qu'elle étail, criant joyeusement : Un sou ! un tout YAvocal, perché sur une branche, répétait aussi : Entrez, JUonsiewl Entrez, Madame! et Zug courait, grimpait , voltigeait de place en place plus lestement qu'un écureuil, il croyait retrouver ses forêts du Nouveau-Monde.

Topaze et Émeraude jouissaient pareillement de leur liberté. On les lâchait sur le gazon, où ils picotaient avec bonheur des feuilles fraîches , des mousses odorantes , et tous ces riens charmante tôftitNJ^ du ciel, envolés du calice des fleurs. Vous vouiinmgiaezpeât-élre que Tournebroche et Coco dormaient sans iCesse. Déb^ompez-vous. Philosophe seul , le brave, l'excellent âne, libre de tous liens , de tous soucis, savourait en sultan Therbe tendre et les plus délicieux chardons du monde.

Dès que le jeune prince Chènevis jugeait que sa ménagerie avait suffisamment joui du plaisir de la liberté, il la réunissait autour de lui , et il l'exerçait à faire de nombreux tours d'adresse, ainsi qu'il l'avait vu praticpier autrefois aux comédiens nomades, aux saltimbaoqpes qui vUMpient au château Orfano-Orfana.

. ilt-|ii^ait un air, et le singe valsait ou dansait. Si Zug f^i^sa|tiie revêche, un baiser, une friandise, souvent même une C|>rrection le rendait docile, et le tour était obtenu.

On se souvient qu*autrefois Coco était le souffre-douleur de Roi , tequel , on s'en souvient aussi , pour arracher au mattieureux angora une suite graduée de sons^ une gamme chromatique, lui posait sous les pattes des pincettfi» plus ou moins

chaudes. Pour arriver au même résultat musical , le petit priilce Chènevis n'avait qu'à presser plus ou uioittl;

fort avec le doigt les pattes du chat. Coco, par l'effet seul

.." , d'une pénible réminlsceDce,

chantait inssitât toute la

gaoïme, et fredonnait avec

IlC plaisir sous le doigter de

^M^b l'enfant : Ah ! vous dtrai-je.

^'-J^^ Jtfaman/ L'exécution n'était vL^S'- pas irréprochable, mîùs elle était suffisante.

Les serins de Canarie n'étaient pasprivilégiés. Lepetit prince Chènevis avait taillé pour eux de petits morceaux de bois de pin en forme d'épée et de fusil, et il leur enseignait à s'attaquer, à se défendre, à mettre le feu à une petite pièce ; de canon, à faire semblant d'être morts. Ils maniaient fort adroitement ces armes attachées par un fil de soie à leurs pattes. Quand l'un d'eux tombait — mortellement blessé , z^ l'autre le traînait et le poussait dans une petite brouette à laquelle il s'attelait.

S'ils mouraient tous les deux , c'est le singe qui les mettait dans unebrouette|Éufpr(e, etleseoiportaitloin du champ de bataille. '

Quant à Tournebroche, intelligent comme tous ceux de son espèce, il connaissait déjà parfaitement .'^,'" ta valeur des dominos et les principales car tes. Seulement il confondait encore les piques avec les trèlles yftài Rome ne s est pas

* bâtieen unjour Néron enprittroispourlabiùler, et il n'y parvint pas complélement. Ceci doit rendre indulgent pour les caniches,

, que Dieu, nel'oublionspas.n'apasabsolumeot créés pour jouer aux dominos. Il faut beaucoup de soins minutieux, beaucoup d'efforts sans cesse renouvelés, beaucoup de peines pour dresser ainsi les bêles. Mais le bon petit prince Chènevis , qui se voyait chargé de l'existence de sa sccuv, de la sienne, sur une terre étrangère, et qui sait pédant combien d'années I ne se décourageait pas.

Olympe, la belle petite princesse, ne seconda d'abord que

Irès-difGcflement son frère : {>eu à peu cepeadanl elle consenlit à préparer eux animaux leur nourriture de chaque jour. A son insu, elle commença mâiw à s'y attacher.

Pendantque son frère s'occupait de les instruire, elle s'asseyaitsouventsur un tronc d'arbre, et elle écrivait à sa mère qui la pleurait et qu'elle

^ pieuniit, à Son bon père

• Où étaient-ils, ce bon père et , cette excellente mère ?.. .

Lorsque sa lettre était ter- i minée , elle la plaçait près de ^ffiN son coeur avec les autres, ~~~ "

Olymp©) on le voit, corrigée par le malheur, devenait de jour en jour meilleure.

Le soleil, la fatigue salutaire de la marche, l'air robuste de la campagne, les avaient déjà beaucoup brunis. Ils n'en étaient que

plus sains, plus beaux et plus forts. C'est si bon pour l'âme et le corps, la. liberté !

Sous le beau ciel des conrms de l'Italie, tantôt ils côtoyaient une rivière toute festonnée de cressons qui s'échevelaient au bord des eaux ; tantôt ils foulaient la molle prairie semée des perles de la rosée. Ils mangeaient en

marchant; ils dormaient soitt un platane, ils s*éveillaient , le sourire de res|{oiir sur les lèvres; ite oubliaient^ ils se souvenaient, ils priaient, et remontant sur le dos complaisant de Philosophe, ils avançaient vers les Alpes. Ils se perdaiept quelquefois , ils se retrouvaient souvent au même point ; ils étaient tantôt graves, tantôt tristes, mais bien gais aussi , et toujours enfants I

Une fois ils ressentirent une douleur très-vive. Auréole .- -Al. l'élégant pigeon au cou nuancé, usant de sa liberté, éleva son vol si haut et retendit si loin, qu'on ne le vit plus. On lé permit dans les profondeurs de Tespace. Tournebroche eut beau 'aboyer, AMréole resta caché derrière le rideau d*azur . Les deux enfaflvilésolés s'arrêtèrent pour l'attendre. Mais il s'écoula une demi-heure, une heure; Auréole ne revint pas! Ils se remirent tristement en route sans lui... Mais, ô bonheur ! à la station du souper, ils le virent reparaître de loin , de bien loin : il arriva à tire-d'aile, roucoulant et frémissant. Oit l'embrassa, on le gronda bien fort, et tout fut dit. Mais le lendemain même fuite; heureusement même retour. Bi'ef, Auréole continua ainsi à s'éloigner chaque jour de la caravane, et à s'y rallier fidèlement avant la nuit. ^

On touchait à la fm de l'automne, admirable saiison dans cette partie de l'Italie, que les petits exilés allaient laisser derrière eux, ïnàis saison presque aussi rude que

rbhrer ao milieu des Alpes qu'ils étaieot sur le point de traverser. Ds étaint arrÎTés à la base â pittoresque de ces redoutables montagnes, doat les neiges ètniieUes venaient de loin en loin attrister leurs regards et ^aœr leur courage. '^

Avant de s'y engager, le petit |MÎnce Ghènevis acheta , entre Biella et Ivrée, deux manteaux, Fun pour lui, l'autre pour sa sœur Olympe, qui ne cessait de dire : — Mon Crère, ces vilaines montagnes me font peur, n*y pénétrons pas. Allons-nous^n plutôt.

— Et où aller? demanda le prince Ghènevis.

— Je ne sais. . . Mais ces montagnes ! . . .

— Suivez-moi donc, Olympe. Puisque IHf^i nous a conduits sains cl saufs jusqu'ici , il saura , s'il le veut, nous conduire plu^ loin sans danger.

Arrivés au pied des Alpes , à la lisière de la vallée du Piémont , leur inquiétude s'accrut. Les Alpes étaient là , ces cffniynnlcs Alpes 1 Malgré sa courageuse détermination, le prince Ghènevis ne voulut pas y entrer avant d'avoir pris quelques renseignements sur la meilleure route à suivre à travers tant de gorges» tant de ravins, tant de fondrières et de précipices. Que de voyageurs ont péri au milieu de ces nK>ntagiiii » lunnuables témoins des bouleversements du glolH) I tl confia à sa sœur la gairde des animaux , et il

résolut d'aller seul à Ivrée chercher ces utiles repseignements.

luée est encore {dus près des Âliies que Biella .

-^Toùs me promettez d'être de retour dans deui heures? dit Oljmpe en voyant son frère décidé à se rendre à Ivrée.

— Je vous le promets. Et vous, ma sœur, promettezmoi de ne pas sortir de ce tronc d'arbre dans lequel je vous ai fait cacher.

— J'y resterai jusqu'à votre retour.

liS prince Chènevis avait, en effet , placé sa sœur dans le tronc d un vieil orme gigantesque offrant S ^a base ruinée

par let, siècles une large ouverture en (orme d ovale très-

profond. Les trois cages, le singe et le |iamer au chat y furent aussi introduits. Tournebrocke s'assit sur les genoux d'Olympe. C'est lui naturellement qui devait veillelMur toute la maisonnée. Le prince, en amassant et en empilant le plus qu'il put des rameaux de pin et des branches de cèdre au pied de l'arbre, et de façon à masquer l'ouverture, laissa cependant assez de place à Tournebrocke pour qu'il allongeât son museau et dirigeât ses regards à droite et à gauche.

Quel tableau ingénu que ce vieux tronc d'arbre décrépit, raviné, voilé par des jonchées de feuilles vertes, et permettant de voir confusémenlderrière ce fouillis que h^versent, que criblent l'air et la lumière la tête éveillée d'un chien le plumage éclatant d un perroquet le cou velouté d un pigeon , et la moi

tié du visage rose "^ g

d'une jolie enfant!

Le petit prmce Chènevis, Iran quille sur le sort de sa fanulle , prit

le chemÎB d Ivrée ^ ' "

monté sur Pktîotopf^, qui semblait étonné de ne porter qu'une seule i

Au bout d'une demi-heure, Olympe s'endormit au gazouillement des oiseaux qui chantaient au sommet encore vivace et fleuri du vieil arbre, et auxquels répondaient les deux petits aerios de Canarie, cachés dans le tronc.

Le petit prime Chènevis fut très-exact. Deux heures ne s'étaient pas écoulées, et il élait déjà de retour auprès de sa sœur.

Toumebroche aussi avait fait loyalement son devoir. Au pied de l'arbre se lorilaît dans d'affreuses convulsions une grosse couleuvre qu'il avait étranglée.

Cette couteuTi-e wit cherche à s'inlrodoire dans l'on-

verture du tronc , pour mordre Ohmpe pendant son sommeil.

— Très-bien , dit le prince Chènevis en passant sa main sur la gnnae tète de Tonnebroche , Cest très-bien , mon ami. Voyez, ma sœur, ajouta-t-il , s'il est bon de se faire aimer des animaux , et s'ils ont une intelligence, une mémoire et un cœur.

Olympe baissa les yeux; elle caressa aussi de sa main le généreux caniche.

— Mais en route! en route! cria le prince Chènevis; le temps est beau, la route est charmante, et Ton m'a appris à Ivrée le chemin qu'il faut prendre à travers les Alpes pour arriver sans dan-

ger en Savoie. De la Savoie nous passerons facilement en France, et, une fois en France, nous sommes sauvés. Allons, Zugî allons, Auréole l allons, Coco /allons, Tournehroche i dWovk^, Topaze, Émeraude, Jacasse, Avocat; et toi. Philosophe, bon courage ! Et en route ! en route ! Cette nuit même nous serons dans les montagnes , sur la route du mont Cenis !

Comme si elle eût compris la harangue et la proclamation de son Jeune chef, toute la gentille ménagerie manifesta d'un mouvement unanime son contentement.

Auréole, le gracieux pigeon , roucoula et battit des ailes ; Coco fit son plus gros dos; TournebrdÊke aboya en courant

comme un fou sur le chemin » et en lançant avec ses pattes de derrière des nuées de poussière et de petits cailloux ; Topaze et Émeraude chantèrent un de leurs plus jolis refrains; Zug piétina sur la tète de PhilosophM^^ mit à braire à cœur joie; tandis ({vl Avocat ne cessait de crier : Entrez, Monsieur; entrez. Madame l et que la pie, mademoiselle Jacasse 9 criait de son côté : Un sou ! un sou 1 un sou !

Les deux enfants riaient de toute leur âme, de cette joie qui manl)j||jvec eux et leur faisait cortège.

YersJMil^ ils s'arrêtèrent pour diner une dernière fois en vue du Piémont. La nature semblait beaucoup moins riante autour d'eux : des vapeurs grises planaient tristement sur leurs tètes j quelques courants d'air froid venaient de temps en temps leur faire sentir qu'ils quittaient l'Italie, la contrée des fleurs , la patrie du soleil.

Ils avaient achevé leur repas frugal sur le sommet d'une petite colline, que séparait d'un bois de châtaigniers un ravin couvert de pruniers sauvages, lorsque le prince Chènevis, s'étant levé pour ramener Philosophe qui s'éloignait trop du quartier général , crut entendre des voix dans le ravin. Il se baisse , s'agenouille , s'étend sans bruit sur l'herbe^ rampe, et s'approche du bcM^^la colline.

Trois hommes causaient.

. JU écouta.

L'undiFBit: — Oui, comme je vous le disais à Ivrée, ce sonl assurément les deux enfants du prince Orfano-Orfana, lie ce grand seigneur dont les biens sont confisqués, qu'on a fait priatfDDier d'État , et qui est peut-être en ce moment sur le point de montera l'échafaud. . . Oui , ce sont ses deux enfants ; ils sont déguisés en mendiants. Autrefois je les ai vus au château de leur père ; j'ai reconnu le prince Chènevis à ses jolies mains beaucoup trop fines et trop blanches l»our un petit ramoneur. Ils doivent être coushs d'or : des enfants de prince el de princesse ! -•

— Sans doute, et il faut sur-le-champ...

— C'est pour échapper aux recherches de la justice, qui poursuit toute leur femille, qu'ils ont pris ces habits grossiers. 11 y a bien des diamants entre le drap et la doublure (le ces vestes...

— Eh bien , emparons-nous d'eux , puisqu'ils sont làhaut !

— Pas encore, dit le chef de la bande. Il passe trop de voyageurs par ici : on nous surprendrait. Yousiie désirez pas être pendus avant le printemps prochain? Mais écoutez-moi. Les deux enfants doivent prendre ce soir la route du mont Cenis pour se rendre à Lans-le-Bourg ; je le sais , puisque c'est moi qui ai indi-

qué ce chemin , à Ivrée, au petit prince Chènevis. Nous les attendrons sur la route, et nous les Tolérons. Pour ne pas laisser de trace de notre coup de main , chose très-importante dans notre profession , nous les ferons rouler au fond de quelque bon précipice, où ils pourront crier tout à leur aise.

— Cette nuit donc !

— Cette nuit donc, camarades! Partons maintenant pour aller les attendre sur la route du mont Genis.

Les brigands s'éloignèrent.

Quand le prince Chènevis se releva de terre, il était fort ému 5 sa vie, celle de sa sœur, étaient menacées par ces scélérats. Il ne perdit pas courage cependant. — Ma sœur, ditr-il à Olympe, le ciel se couvre de plus en plus; si nous restions trop longtemps ici , je ne serais pas sûr de trouver dans ces montagnes le chemin qu'on m'a conseillé de prendre. Mettons-nous donc tout de suite en marche, afin

Si AVENTURES

d'arriver avant la noit à rentrée de la roote du mont

Olympe obéit, et la caravane^ Ip^loigna de la colline» leur dernière station en Italie.

Mais le petit prince Chènevis était fort silencieux ; il réflc^chissail beaucoup. Il se disait : « Puisque c'est sur là rouU; du mont Cenis que les brigands nous attendent , sui* vous une autre route, et évitons-les. Oui, mais quelle autre route suivre? Y en a-t-il d'autre? Voici ce que je dois faire, HO dit cnfln le prince Chènevis : je marcherai constamment à deux ou trois cents pas

de la route du mont Cenis , que J*tturai soin ^eMpas perdre deli|je, et nous échapperons ainsi aux piégOidNittrois assassins. »

Olympe remarqua , sans oser en demander la cause, la somlm fi'éaecupation de son frère.

Ià\ nuit Vémit. Ils approchaient de plus en plus de la route du mont Coiiis.

L'air glacial des moutagnes les obligea à endosser leurs pelit:!^ manteaux bruns.

BiMlèt tout devint sombre et confus devant eux ; le so- Ml <MR Qduohê» la eampagne avait disparu sous un océan

tW brame.

A i>Hit |itt!!^ de resnirall iiA OQwniençait b route, le petit INrlic^» $iàtt^ l^r^veiiir ^ schut» ^PP^Ï^ ^ drate, el s'en-

fonça entre deux montagnes qui formaient une longue et étroite vallée.

Olympe crut que c'était la véritable route du mont Cenis.

Pendant quelques heures , le petit prince vit la route à sa gauche j mais, à force de marcher, il la perdit, et il n'eût plus alors que le pressentiment de la direction qu'elle suivait.

A minuit , ils étaient complètement égarés. A droite, à gauche, devant eux, derrière eux , à leurs pieds, sur leur tète, s'élançaient des masses de granit formidables. Pour augmenter l'embarras et la douleur de leur position , du fond d'un ciel bas et opaque, comme la voûte d'un four éteint , commençait à tomber de la

neige en abondance, une neige dont chaque flocon , en touchant la chair, donnait le frisson à tout le corps.

N'oubliez pas que les deux enfants avaient vécu jusqu'alors dans les douceurs de la richesse, entourés de soins et de caresses , servis par une nombreuse domesticité.

La bise noire soufflait : c'est un vent aiguisé par le contact des montagnes , et qui coupe comme une lanière de cuir. Un torrent invisOde grondait au-dessous du rocher sur lequel ils étaient perduy. Quel froid ! quelle obscurité ! quelle terreur ! Il fallut s'arrêter.

M AVENTUBES

Oljmpe se mît à pleurer: ti les pauvres animaux, traitas et grelottant, s'étaient ramassés en bonle.

Le {vinœ Chèoevis s'ag^iouilla {Heu^ement, croisa ses petites mains gtacé«s, et dit à haute v^à.* — Mon Dieu, ayez pitié de noua qui allons I mourir. HooDieu.ayezsurtout pitié de ma sœur que j'ai entraînée dans ce péril.

Sa prière étant laite, il se releva ; il avait puisé du courage et de la force dans cette invocation. Q étala son manteau à terre, sous l'âne même, et il ordonna &. sa sœur de s'y étendre. Quand OUmpe fut couchée sur le manteau , il la couvrit avec celui qu'elle portait, et il plaça le chat et le singe sur ses pieds , pour qu'elle eût moins froid.

De cette manière, les deux animaux avaient une part de l'abri singulier qu'il avait imaginé. Les trois cages furent posées près d'Olympe. Le petit prince, dénouant ensuite la couverture ployée entre la selle et le dos de l'âne, la jeta dons toute son ampleur sur

l'impassible compagnon de leurs infortunes , et en laissa pendre les deux côtés. Grâce à ces ingénieuses dispositinis, toute l'hôtellerie se trouva cachée et abritée.

— Et vous , mon frère? dit Olympe.

— Moi , jeveillerai avec Tournebroche. Dormez. ,v, "

— Oh mon frère, mon bon frère !

Le silence se fil ensuite sur ce rocher blanc de neige, humide de brume, fendu par lelVoid. Le torrent seul s'entendait. V<

Debout près de Philosophe, qui ne bronchait pas, le petit

prince Chènevis recevait en plein vent l'avalanche glacée et résistait , avec le fidèle Tournebroche, au souffle impétueux de la bise noire.

Quelle DDÎt 1 quelle nuit!

Le châ' enfant se mourait de fatigue et d'épuisement;

il respirail à peine ; ses petites mains étaient de ii

Deux larmes glacées s'étaient âgées sur ses joues. .

Tout à coup un épouvantable burlementéveille les échos des montagnes. Le poil de Tournebroche s'est hérissé. - Lehurlementredouble, s'approche. C'est u&dptap !

— Mon frère! crie Olympe, mon frère I L'âne tremble de peur sur ses jambes qui ploient.

— Mon frère !

— Ne bougez pas, ma sœur, ne bougaf pas !

Le loup, dont les yeux étaient deux ëpées rougies au feu , dont la langue était une flamme, s' élance.lerrible, agile, afliaméiSur-Tànc; maisauméme instant Tournebroche se précipite sur le loup, le saisit, le mord, le déchire au ventre.

Combat achai|té, combat à mort : morsures, aboiements.

Après des aecrasBes furieuses , le chien et le loup, entrelacés, roulent dn rocher dans le précipice au fond duquel coule le torrent. Ils roulent," iisroulent, ils roulent longtemps.

Un long silence succède à cette effrayante chuts.

Puis, au bout de quelques minutes, on entend ie frôlement d'un animal essoufflé qui cherche à ffivfeiT, et qui retombe à chaque effort qu'il fait.

Au risque de sa vie , au risque de ramener le loup, le petit prince dénoue sa ceinture I de cuir, et la „.^ _ „_ ^ ■-.ix^'^'^^ pendre Te

t a^^^SsH 'flnH^^^ '^"^ ^^ préci- ' .JÊÊSrj^^KBBXÊ^^^~ pice.

Un corps lourd s'y !s[c-peDd; le prince f litncM'- 1 allire péniblement i lui, le corps arrive enfin au j bord du rocher : Ci^l-ce le loup qui va le dévorer, est-ce le chien qu'il arrache à In mort?

3st Tournebrocfie qui revienl, la gueule ensan- ' glantée : il a tué le loup!

La nuit était finie : le jour reparut. A sa clarté blafarde les deux enfants aperçurent perpendiculairement sous eux le village de

Lans-le-Bourg , qui est bâti au pied du mont Cenis.

Ils s'y rendirent en moins d'une heure. Là , de braves gens les réchauffèrent, leur firent faire un bon repas, et leur préparèreot ensuite des lits bien doux.

Les pauvres animaux ne furent pas oubliés.

Philosophe ml da son et Au foin à son gré.

Tourtiebrocht, pour avoir tué un loqp , exploit

ritoire aux pays de montagnes, où ces animaux sont une calamité publique , eut la moitié d'un gigot rôti et un pain entier trempé dans de la soupe grasse.

_X3al|

Zug fut bourré de fruits.

Coco nagea dans des débris de volailles.

Quant aux oiseaux , ils ne forant pas moins bien traités. Les exilés restèrent six joïHraeotMreà Lans-le-Bourg. Ils n'en partirent qu'après s' êt^6 complètement remis de leurs

De Lans-le-Bourg à Cbambéry, de Chambéry à Lyon, de Lyon à Paris , leur voyage s'accomplit sans accidents notables. Mais à Paris , il ne leur restait plus un sou de l'ar-

gent qu'ils s'étaiétit procuré par la vente de la barque sur le lac Majeur.

Les voilà donc à Paris !

Il est temps de vous apprendre , dit le petit prince à sa sœur, quand ils furent sur les boulevards de l'immense ville, le motif pour lequel j'ai amené de si loin ces animaux , dont la conservation a été souvent pour nous un grave souci.

— Et quel est ce motif, mon frère?

— Regardez , ma sœur, ou plutôt écoutez.

« Messieurs , » dit le prince Chènevis à la foule qui les entourait déjà, et très-étonnée de voir un âne portant deux ^^rfants , trois cages , un singe et un chat : — « Messieurs , « il n'y a de honte qu'à mal faire , et je n'en éprouve « aucune à vous apprendre que l'industrie de ces animaux « est notre seule ressource à ma sœur et à moi. »

Il ajouta : — Zuq , saluez ces dames et ces messieurs, et dansez l'anglaise à ravir.

lug fitïpoîs courtoises révérences, et dansa l'anglaise sur un tapis.

Il fut trouvé charoiàqU

Zuq donna ^suite la main à une foule de jeunes personnes , envoya des baisers aux croisées , applaudit quand son maître lui ordonna d'applaudir.

Une vingtaine de petites pièces de cuivre et d'argent tombèrent autour du tapis.

Zvg les ramassa prestement , et les porta , avec mille gambades, à son maître.

Toumebrocke eut sou tour.

— Que celui qui désire jouer une partie d'écarté avec, ce brave caniche , dit le prince Chènevis , veuille s'approcher de ce banc.

— Un chien jouer aux cartes ! quelle plaisanterie ! murmurait-on dans la foule.

— Oui , messieurs , il joue aux cartes ; daignez vous en convaincre. Approchez. '

Enfin un tambour-major se détacha du cercle incrédule, pour éprouver l'habileté de Tournebrocke.

L'enjeu était de 2 francs.

Le tambour-major battit les cartes , les distribua , et commença la partie. Il jette le huit de cœur.

Tournehroche pousse un as de cœur avec la patte, car le jeu était étalé devant lui, et il fait une levée.

Puis il avance un atout.

Le tambour-major, qui n'a pas d'atout, laisse tomber un pique.

rtwrncôrocAc.voyantcela.aboie très-fort', ce qui signitîe qu'il a gagné, qu'il n'a plus que des atouts devant lui. C'était vrai.

— J'ai perdu , dit le tambourmajor en se levant. Quand je retoumeàidans mon pays, je pourrai dire que mon maître est un aSiche.

On applaudit beaucoup , et ce dernier exercice rapporta encore une foule de petites pièces aux enfouis, qui, le soir, firent un bon repas, régalèrent de leur mieux leurs utiles

pensionnaires, et payèrent un mois de loyer à leur hôte. Le lendemain , le prince Chènevis , avec le reste ^'un gain si honorable , loua un petit théâtre en plein vent sur le boulevard du Temple , et il fit peindre une enseigne sur laquelle on lisait en lettres d'or majuscules:

GRAND THÉÂTRE

DU

PRINCE GHÈKEVIS

On voyait aussi sur cette resplendissante enseigne les portraits de Zug, de Coco, A' Avocat, de Jacasse,^ Tour^ ^ nebroche, d* Auréole , de Topaze et à'Émeraude. îf5^ -^

Philosophe était dans un coin de l'enseigne ; les deux enfants en occupaient le milieu , une baguette à lldÉiin » signe de commandement. ' '*

Le peintre , qui était un honnête hommo, n'avait épargné ni le rouge vif ni le bleu foncé sur cette magnifique toile , qu'on apercevait du Château d'Eau et des Filles du Calvaire.

Paris s'éprit tout à coup pour le spectacle que donnèrent ces deux petits enfants, qui avaient fait de si habites acteurs

d'un singe , d'un chien , de deux serins de Canarie , d'un perroquet, d'une pie et d'un chat.

On trouvait avec raison ce spectacle beaucoup plus amusant, plus vrai, plus naturel que la représentation d'une tragédie.

Ce qui contribuait puissamment à attira: la foule , c'est le singulier appel que ne cessaient de faire aux passants TÈ perroquet rouge en criant : Entrez, messieurs; entrez, mesdames ! et la pie , en disant avec volubilité : a Un sou ! un sou ! un sou ! »

On accourait de tous les points de la ville pour entendre Jacasse et Avocat. Une fois à la porte , on entrait; une fois entré, on applaudissaitaux grâces de 2'u9, costumé en troubadour ; — tunique orange> toque it plume blanche ; — à

«M ATENTCBES

l'inletligeoce de Tonnubrocke veaaal , pins d'nn siècle avant \h bmeus chien Mamito , émerveiller Paris; et aux iiKToyablBB exercices des deux ^rins de Canarie, qui se iMllaieat à l'éfvée, au pistolet , obéissaient au coramandement, mettaient le feu à on canon, et se rendaient mutuellement des honneurs funèbres après la bataille.

Admirable spectacle que couronnait un concert donné fKir Coco. Ouaud le prince Chènevis lui serrait la patte, Cfxo, tâaà qu'il a déjà été dit , se souvenait du supplice liai: lui infligeait le cruel et misérable Roi , et il miaulait : Ah ! tout dirui-je, maman ! et J'ai du bon tabac dans ma tabatière.

Au bout (l'un an, les enfants, devenus populaires à

Paris, cominele furent beaucoup plus lard les petits acteurs de M. Comte, avaient amassé près d^f||ct mille francs.

Ils eussent été heureux d^ns leur ê^mbk s'ils avaient pu savoir où étaient leur père et le«r trifr^'jHil- rrrnf raient-ils jamais? Vi^ûeotrils encore? Les Otéobants qui les avaient perdus flaps la confiance du roi n'avaient-ils pas été assez puissants [ki^ les taire mourir?

A ces tristes pensées, les deux enfants se laissaient aller au découragement; ils ne parvenaient à se eqBsoler que par t'espéfance et la prière, ces deux trésors inépuisables des malheureux.

Leurs succès grandissaient sans cesse.

On voulut les avoir à la cour; ils y furent appelé jL^nr montrer le tal^deieur troupe. I^gpmds seigneurs, imitant la cour, les demandè- ~'.' rent aussi, les fêlè-

rent pendant toutun hiver. Pfts delMMe sans le pridin Chènevis. Chènevis, par-ci, Chèoevis par-lâ<^porta des robes et des bonnets à la Chènevis.

it

m AVENTURES

Il est inutile de dire que lés animaux partageaient les avantages de cette p|[ùspérité si bien méritée. , S'ils ajoieilkors petits caprices , ils ne les avaient pas longtenWifc'illi Me geule, le pigeon blanc , au cou azuré ^ avait pei^isté dans l'habitude de s'absenter. Pour le cor* riger, le petit prince tenta de l'enfermer, mais l'oiseau tomba sérieusement malade. Vite , il fallut lui rendre sa liberté et son indépendance*

Un jouf^ — ce jour est à noter-rU 7 onj^pecÉude extraordinaire au théâtre du prince Ch^vii^lrale à la porte, foule sur les

marches, foule dedasK. C'était d'ailleurs un dimanche. Enfants, femmes, soldats , bourgeois, ouvrieis» entraient ou prétendaient entrer. Le petit prince était habillé en prince , ce qui, dans sa posilioft» équivalait à un déguisement; sa sœur en firmcesse* Aot-Mif déployait sa belle voix pour dire : c(Ëfltrei , messieurs i entrez , mesdames I » Et la pie se rengorgeait ea criant de son eôlë : « Un sou I un sou ! un sou !)i

Enfin le spectacle commence.

D'abord rares et modérés, les applaudissements augmentent à mesure que les tours d'adresse des acteurs deviennent plus cemar^mSes. Peu à peu ce public serré » encaissé entre ces plahches et ces toiles grises , s'anime , et tous les sentiments de sa joie se manifestent sous divi

formes. Ici c'est un groupe d'enfonts nalb dont la bouche s'ouvre et s'arrondjt en corolle ; là ce' sont des soldats prodigieusemeûténierveilUederélasticitédeZiif.'ltillitottiHt en eux ressemble à de la stupidité j ils sont imm^ûes, figés. Plus loin tout un banc de nourrices est sons le charme dti même étoonement; cependant leurs nourrissons sont en-, core plus étonm^ qu'elles , leurs' nourrissons qu'elles ont oubliés sur leurs genoux et qui roulent àtnre.-De ce côté, des ouvriers, endimanchés jusqu'aux oreilles, prétendent que rournràrocA» s'est pas un chien, mais un enfantcacbé sous la peau insidieuse d'un caniche ; de l'autre cdté, ce sont des bonnes femmesde Is^campagne fort disposées à crier au sortilège : les deux enfents leur représentent tfia sarcieret une fée. Mais quels que soient les opinions et les préjugés, on bat des

mains à chaque instant de tous let points de la salle. Les bravos ébranlent les murs de sapin , (d agitent le dôme de toile.

Tout marchait à souhait jusque-là ; mais voilà que vers le milieu de cette soirée d'enchfa)|lOment, Tournebroche , iaquiel depuis quelques minutea^J^^rodie de la rampe, s'ea éloigne à regret pour y rev^air encore , et finit par * 'firdre dans cee oiouvemenls de distraction une partie de la bonne tenue que d'habitude il a devant le public. Qui peut donc EÀDai le détourner de la ligne de ses devoirs dans un pareil nooment^psl-ee par hasard ce spectateur de figufe laide, commune, mais dont fes habits, cuiBs^kants dfl ^rreries et de perles floeB, açat ceux dÉ|t!l|!arquis, peut* â|red'un prince! II. est assis en effet au^^mier rang. Le ' a^||ld>lic n'a cerné iFadmirer pendljj^leB entr'actes l'ample perrnque^illide d&Qet homme , BtHimmense cravate brodée , ses^anchettes de matines '^iBsées comme des feuilles de chou, les chaînes de ses deux moifr très, — car il porte deux montres! — son gilet écarlate semé de petits soleils d'or et de petites lunesd'argent,$a culotte de satin aurore, et son ^lée dont la poignée est une tête le tigre en or massif. ^ étiang^ si riche, si éclatant

dans sa mise, est assis entre deux personnages graves, un homme et une femme, tous les deux vêtus de noir des pieds à la tête, tous lès deux paraissant fort mal à l'aise et presque honteux d'être vus par ce monde qui ne peut rejgarder le personnage magnilique sans diriger aussi un coup d'oeil d'attention sureux.

Tout à coup Tournebrocke, dont le flair, dont les regards fébriles ne se sont pas détachés du'bizarre personnage, bondit, franchit la rampe avecla promptitude qu'il montra la nuit où il s^élança sur l4J|||)i)|^ Alpes. Il tombe sur cet #ommeetsecram-

ponitelrwiWn^à»oncou, àses épaules. Il le mord, il hurle,^ l-^toaS^Jnipossible de lui arracher sa proie. Il décbîM^iinperb^avate blanche de cette espèce de priiice épouf b)i|||[|M^ à belles dents son babtt

de cour, son gilet à soleils d'or et à lunes d'argent, et met en charpie ses manchettes, saos cesser d'aboyer. Pour augmenter la confusion et le désordre, le singe saule à son tour par-dessus la rampe, ets'abatsur la perruquebloD^decelui que le caniche est en train de dépecer. Zug àsmêle les

cheveux de la perruque, pais la saisit, l'arraclie, la secoue, la pose un instant sur sa tAte et la lance ensuite avec mépris au plafond de ta salle. On aperçoit alors les dwveux nalurelsde l'étranger : une crinière rouge, taillée en brosse. Zug, qui a produit la métajnwjfcpae, veut en Jouira sa ma-

nière ; il se carre sur cette tête, et y piétine avec des ricanements ironiques et sinistres. Tournebroche émiette toujours l'étranger. Ce n*est pas tout. La pie, le perroquet, le chat et les deux serins de Canarie quittent la scène et vont se mettre de la parl||. Jacasse pique avec son bec pointu le menton de ce spectateur littéralement livré aux bêtes ; le perroquet lui pince affreusement le nez, le chat lui égratigne le front, tandis que les deux serins de Canarie chantent la victoire sur ettfaamp de carnage. ^

On vient cependant de tous côtés au secours de la victime ; mais il est bien tard. L'homme de la première galerie est en lambeaux et en sang; ses yeux surtout ont été fort maltraités* On le dégage, et c'est alors que les deux enfouis, reconnaissent en lui le

valet tyrolien du château OrluÉfel Orfona, le bourreau impitoyable des animaux domestiqWf' Roi enfin ! . ' -^

' On le transporte évanoui hors de la saljk^^ saifié 4^ deux j^rsonnages vêtus de noir, qui assistaàMtt avec lui an spectacle. \

Le prince les reconflatt aussi. L'homme est son ancien gouverneur b^lliUement , la femme est la gouvernante d'01|mp#; mademœselle Certainement.

Le fHbOitr 9^ n^ ^it P^s Pour quel motif de vengeance les animiiiar tavants du prince Chènevis se sont portés à de

tels excès contre un spectateur , crient, s'indignent et de- . mandent justice.

. La police est représentée partout en France, particulièrement dans les salles de spectacle ; elle se produit sous la forme de quatre eflatepts, sergents de ville d'jljtojfois, et on lui fait passage. Les exempts montent sur le théâtre, enferment d'autorité leMQimaux dans leurs cages, et signilîent aux enfants qu'on va les conduii^fllUes deux dans la piÊton de Bicêtre. Responsables de ^^^ftr troufn, ils auront à s'expliquer devant le tribunal sur les actes de férocité dont elle s'est rendue coupable. On les emmène donc, enchaînés l'un à l'autre, à la prison de Bicétre. ^4j^ spectacle, si heureusement commencé, finit dans

^?^ytBdai)t plusieurs jours, toutParis s'entretint del'événement. ,

L'homme a la perruque blonde était mourant; d'autres l'ràtendaieiit qu'il était mort.

II nouaiïsle à dire comment Roi se trouvait i Paris et assistait «ux exercices du petit prince Cbèaevis.

Quand les troupes envoyées par le roi de Sfiîdaigae prenaient possession du château du prince. Orfano-Orfana, les domestiques, profilant du saccagcmeiit général, faisaient main basse, ainsi qu'il a déià été ^it^ surjg^^çts pré-

cieux. Roi, qui savait mieux que personne, «if sa qualité de valet de chambre, oi!l étaient déposés les riches écrins de la princesse et la cassette de son époui, les avait dérobés et s'était enfui en les emportant. En un jour, il avait acquis une immense fortune; en un jour, de valet de chambre U^^àssait grand seigneur. Afin de jouir sans trouble du fruit de ses rapines {si une mauvaise conscience n'est pas sans cesse agitée) , il s'âUdt rendu en France, à Paris, la ville où il est le plus bcSbftox gens d'échapper aux recherches de la justice. ,

11 vivait donc à Paris depuis près de déni ans ; î) y nÉftr nait grand train, une vie de prince. Pour paraître prince à tous les yeux, le fripon enrichi avait attiré près de lui le gouverneur /n/tnJlKUiKMr^lia gouvernante ^«rtnAwiRen/, qu'il retoiait par la peur et l'iotérêt : par la peur , car l'un et l'autre savaient que Roi les étranglerait sans pitié si jamais 3s révélaient l'origine de sa fortune; par rintérét> para qa'îla n'avaient plus pour vivre que la déplorable ressource de le servir. Ce faquin trouvait en outre une occa-

^ion de ^ venger de la bassesse de son origine et de sa condition première en imitant en tout le prince Orfano-Orfona et la

[irincesse , ses anciens mailres. A son tour , Il avait comme eux des gens distingués à son service.

Et connue il se faisait senir ! quel bon maître E ' La gouvernante Certainement apprêtait son diner, elle était sa cuisinière ! le gouverneur /n/niZ/ifr/eflienf battait ses habits et brossait sa chaussure. ;'^-

; 11 disait au gouverneur : Allons , vite ! donnez un coup de peigne à mon Altesse; apportez les pantoufles à ma Seigneurie. » " , .

A. lâigouvername : « Vous ferez à mon Altesse un putage :^ aux amandes douces que je

prendrai en revenant du spectacle . a

InfaittiUefnentré^ttàiiH: «.In- ./e^iShmmt, monseigneur. »

. Et JoatSemoiselle Certainement répondait : « Certaine- -, ment, monseigneur. j>

Des personnes ■'Tcompatissantes et d'un haut rang qui . aTBidOt pris en véritable alTection les deux pauvres enfiâUi;-d malheureux, intervinrent, chaleureusement et firont Biettre en liberté la petite Olympe. Mais elles n'obtinrent rien du chef <!e la police en faveur du prince Chènevis. Il passerait par un jugement, et ce il^plttent serait des plus sévères, selon toutes les probabilités, t^,

Ur koàlraé était eu danger de mort ou tout au moinj de perdre peiiirjainau la vue : comment laisser impuni l'auteur d'un si'faneste acddent?

' llfallaitdonDeruaexempIeauxbateleurs. Pauvre prince Chènevis I assimilé à un bateleur, à un saltimbanque, à un bohémien, luil/'

kl.

Il sabirait donc une condamnation proportiomiée au grave malheur qu'il avait causé.

Il fut aussi question de se débarrasser de tous les animaux qui appartenaient au prince, ses compagnons, ses amis, sa ressource dans la mauvaise fortune.

Oui, il fut question d'assommer, de tuer, d'étrangler Philosophe, Tonrnebroche, Zvg, Jacasse, Avocat, Coco, Topaze et Émeraude. Si Auréole ne fut pas compris dans l'arrêt de mort, c'est que le jour de la bagarre au spectacle, il était sorti par un trou du plafond , avait pris son vol dans les airs, et n'avait plus reparu.

Par réflexion on se dit , non pas qu'il était trop inhumain, mais trop au-dessous de la dignité des juges da grand Châtelet de condamner à mort un âne, an chien, un singe, une pie, un perroquet, un chat et deux flerilM^de Canarie. On se borna à les transporter au Jardin du Roi.

Privée de son frère. Olympe se désolait jour et nuit. Sfuis doute elle pouvait changer la face de l'accusation qui le tenait enchaîné au fond d'un cachot de BicêtreVaans doute elle pouvait dire que Roi avait été autrefois au service de leur père et de leur mère , et qu'il les avait odieusement volés ; et de cette manière , à l'aide de ^quelques autres paroles, s'expliquait d'elle-même la co-

lère des animaux contre cet homme. Mais recourir à cet aveu, n'était-ce pas

DU PRINCE CHÈNEV15. I»

faire connaître aussi que leur père et leur mère étalât prisonniers d'État, et qu'eux, leursenfanls, étaient égalemeol suspects et poursuivis? Après celte déclaration , on île les aurait acquittés d'une pari, que pour les accuser d'une autre : ils n'auraient fait que changer de crime et de prison. Et l'infernal Bol savait bien cela quand il était venu les braver jusque dans leur petit théâtre et les humilier avoc un luxe volé à leurs parents.

Il (allait donc qu'Olympe se tùt et laissât condamner son frère Pauvre petit prince ! comment supportait-il son malheur et sa dure captivité? iPersonne avec lui pour le plaindre, le consoler el lu^pnner de l'espoir.

Deux mois, trois mois s'écoulèrent, et les portes de sa prison ne s'ouvraient pas.

A cette époque, on était leot à juger un homme, presque aussi lent qu'aujourd'hui.

Olympe s'était rendue plusieurs fois au pied de la tour oii son frère était renfermé; mais la croHièMe sa prison était si haute, si étroitement grillée, j^ifi^ parvenait à

ni AVENTURES

peine à distinguer à travers les triples barreaux de fer sa £gure pâle, amaigrie et souffrante. Ils se disaient adlÂde la'main, et elle se retirait le désespoir an fond de l'âme.

Roi, puisqu'il faut encore en parler, n'était plus en danger de perdre la vie, mais ses yeux étaient toujours dans tm horrible état.

■^ Six-mois se passèrent, et l'on ne parlait pas encore de juger le prince Chènevis.

Que c'était long, mon Dieu 1

Un jour le roi était à la chasse dans la forêt de Sénart. Le mécontentement se lisait str son visage , car aucun g^, tner n'était tombé som ses'coups : ni sanglier, ni cerf, pA même un lièvre! Sescou^ti^ans gardaient respectueusemenl le silence autd^ de lui.

Il allait se retirer, abandonner la chasse, qsaod tout à coup un pigeon fend les airs, un pigeon bhnc. n Celui-là du

moins, s'écrie le roi, ne m!édiappera pas! » L'oiseau est haut, mais l'arma du roi estexcellente. Il ajuste, il tire.. .'.'i

il manque l'oiseau. Le pigeon blanc va se poser plus loin. . Lexôi s'obstine à le poursuivre. Itappf oche douoement, U se dispose à tirer une seconde fois, mais il s'arrête. Il a aperçu un carré blanc suspendu au cou du pigeon. Il regarde mieux. Ce carré blanc est un message, une lettre. <(J'aurai le pigeon blanc et le message qu'il porte I » s'éc^ le roi , et il fait feu . Pas plus que la première fois, le Pig^f| ' blanc n'est tué. Quelques gouttes de sang tombent^ l'oiseau n'est que blessé. Il s'enfuit, il s'élève ensuite radieux dans les airs.

« Je perdrai ma couron||^i^ra^ce, dit le roi amèrement désappointé, ou j'aursft:éë pin »

Les courtisans entendent (ii|*^plroles. C'est un ordre pour eux. <Jk

Tous alors de poursuivre l'oiseau.

Le roi s'étança sur son meilleur cheval , les courtisans le suivirent.

Le pigeon blanc franchit; la forêt de Sénart , coupe la

Seine, plane sur les champs de blé qu'il laisse derrière son

voï. On s'acharne après lui; on ne le perd pas de vue. La

campagne entière se soulève. ^ i

/Qu'est-ce donc? , . , K

-^ C'est le roi qui.veut att||i||dr^ l^e pigeon .Uanc, ce pit lieon enchanté , » répondent les c<Kii}|^fiiW&ux vi^llageois.; "*,

Enfin le pigeon blanc, malgré les clameurs, descend sur la noire prison de Bicètre, et se pose en roucoulant sur Tune des barres horizontales d'une grille. CTest celle du cachot où gémit le prince Chènevis depuis plus de six mois.

a Qu'on monte à ce cachot , ordonne le roi : je veux cette lettm et ce pigeon blanc. J'ai engagé ma couronne, y^ *r n est obéi.

On lui apporte aussitôt la lettre ; il ouvre et lit :

a Chers et bien aimés enfants,

<(Nous vivons et nous sommes libres. Le roi de Sar-a daigne a reconnu notre innocence. Depuis tirois jours « nous sommes au château Orfieuio-Orfona. OAiteshVOQ»? « Si Dieu permet que cette lettre vous soit remise par « Auréole, le bon pigeon, venez ! venez ! venez !

« Votre père et votre mère ,

<(Prince et princesse / <c ORFANO-ORFANA. »

Étonné du contenu de ce message , le roi s'informe avec bonté, et il apprend du prince Chènevis lui-même et d'Olympe qu'ils sont les enfants du prince et de la princesse Orfano-Orfana. Sur-le-champ le petit prince est mis en liberté; le roi l'embrasse et IMÉ dit : a Après demain , vous partira pour l'Italie avec votre sœur. »

DU PRINCE CBËNBVIS. U7

Le lendemain, le roi donna une grande fête au prince Chèneris et à sa sœur Olympe, et les combla de riches présents.

« Que ToulQ»-v(nu encore? leur demanda-t-il en souriant.

— QueVotreNajesté, répondù'ent les deux enbnts, nous fasse rendre nos chers compagnons.

— Soyez satisfaits, » dit le roi.

Un mois après , ils rentraient au chêteau Orfono-Orfana avec deux persomies de confiance et dp haute distinction, chargées par le roi et la reine de France de les accompagner jusque chez eux.

Leur ptn et leur mèr^étaient allés à leur rencontre.

Que d'embrassements ! quelle joie ! que de douces larmes venues du cœur !

Comme on caressa aussi le beau pigeon blanc , porteur miraculeux du message ! Auréole était de la famille de ces pige<ms voyageurs, originaires d'Orient, qu'on dresse tout jeunes. On leur enseigne à se rendre d'uri endroit à un autre, séparés quelquefois par trois ou quatre cents lieues de montagnes, en emportant fidèlement à leur cou la lettre qu'on leur a confiée. Le beau pigeon blanc, pendant son voyage et son séjour en France avec le jeune frère et la jeune sœur, allait constamment visiter — ainsi s'expliquent SCS absences — le prince et la princesse* Orfano-OrÊana , près de deux ans captifs dans la forteresse de Pignerol en Piémont. Ah ! s'il eût pu confier au prince Chènevis et à sa sœur dans quel endroit leurs parents chéris subisiaient une injuste captivité ! . . . Mais le jour où leur mère — une mère seule a de ces pensées-là — passa au cou d'Auréole un cordon de soie auquel pendait une lettre, il comprit, et il alla à tire-d'aile de la vallée du lac majeur aux murs de Bicêtre. Vous savez à travers quels dangers il dut passer pour porter cette lettre tachée de son sang; cette lettre d'une mère désespérée à son fils prisonnier.

Touchée de la double intimité créée par le besoin , consacrée plus tard par la reconnaissance , e: tre ses enfants et les animaux , leurs compagnons d'infortune , le prince Orfano-Orfana voulut que renseigne du Théâtre Chènevis

fltt placée dans le plus beau salon de son château , et y demeurât tant que le château serait debout.

Philosophe ne fit plus de corvi'c; il ne porta plus le bât.

Les deux petits serins de Canarie, To/jase et Émeraude, eurent une volière d'honneur.

*; 'iug eut le droit de dormir sur le canapé de la princesse.

Coco, Jacasse et Avocat obtinrent aussi de belles récompenses.

Une princesse de Carignan envoyait chaque année, au "beau pigeon blanc, un boisseau de graines choisies par elle.-^

I) fut arrêté que tous les dc?ceudants de Toumebrocke vivraient et mourraient au châlcau.

Le portrait du bon caniche est au musue de Turin.

Tous les animaux vécurent encore longtemps. Auréole

mourut le premier. On Tembauma avec soin, et on le

déposa ensuite délicatement au fond d'un nid de me , tapissé de duvet de cygne.

Une larme pour lui I

Et le gouverneur Infailliblement?

U revint au château Orfano-Orfana, où s'écoula paisiblement sa vieillesse.

Et la gouvernante Certainement?

Elle revint aussi au château.

Roi devint aveugle par suite de la terrible vengeance des animaux qu'il avait torturés. Le châtiment de Dieu nes'ar^ réta pas

là : Roi resta toujours méchant.

tcossr

niNIRAL DOOKDINOINO CO.

msT

'VMfr'

PQ 2268 JM 1862 Stanford

•Itou

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/aventuresmerveioogozlgoog. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.